1ER MARS 1952

France

ILLUSTRATION

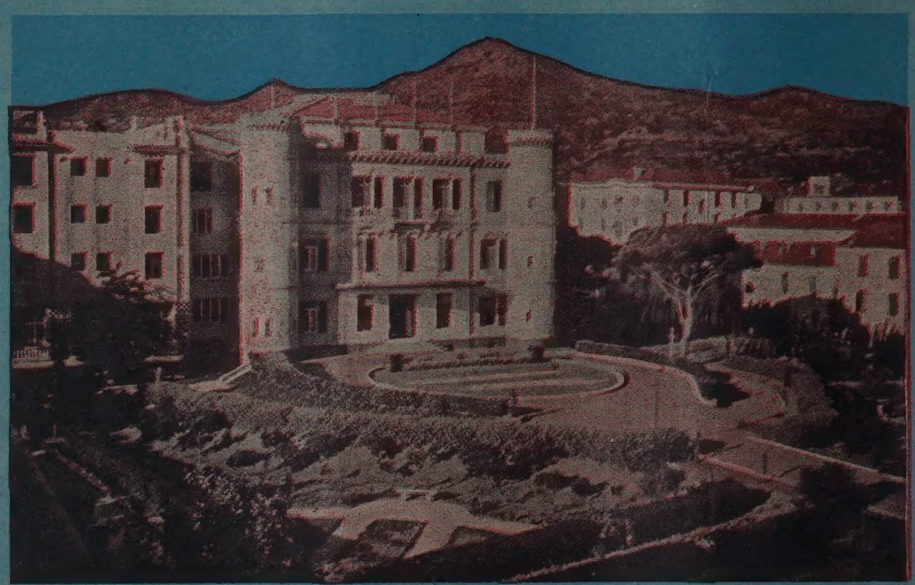
LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 333 - 100 FRANCS

Illinois U Library

A MACHINE AUX CHAMPS

développement de la écanisation et de la otorisation a déjà sen- blement modifié les nditions de l'exploi- ion agricole et, d'une çon générale, la vie rale. Car la machine remédie pas seule- ent à la pénurie de ain-d'œuvre pour le beur des champs, mais e rend plus faciles les ultiples travaux à l'inté- eur de la ferme. Elle ermet un gain de temps une diminution de tigue. Le Salon de la achine agricole (voir otre article dans ce uméro) montre chaque nnée les progrès ccomplis dans ce omaine et les perfec- onnements apportés aux appareils.



L'HÔTEL NAPOLÉON-BONAPARTE - ILE ROUSSE

Pour vos vacances 1952

visitez la Corse

resplendissante de lumière et de beauté

8me ANNÉE — NUMÉRO 333

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

1er MARS 1952

SI CERTAINS SÉNATEURS SE SONT FAITS LES « MANAGERS » DE « IKE », IL EST SOUTENU AUSSI PAR UN FORT COURANT POPULAIRE.

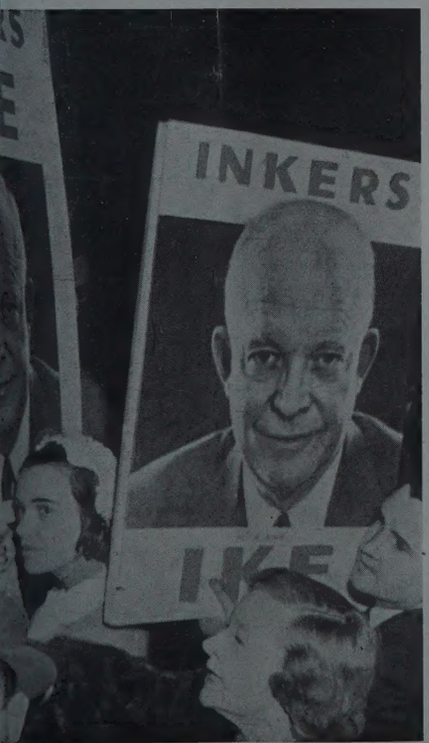
« MISS NEW HAMPSHIRE » DÉFILE AVEC LES PARTISANS DU GÉNÉRAL.

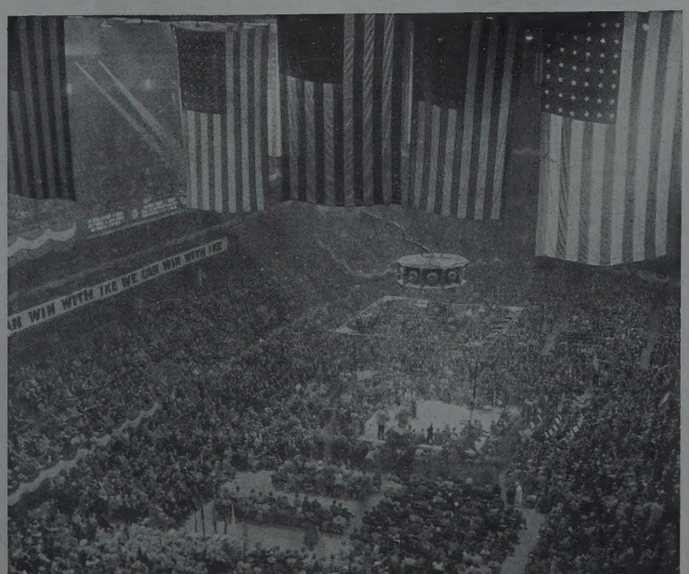
« NOUS VOULONS IKE ! »

Le général Eisenhower sera-t-il candidat à la prochaine élection présidentielle ? Sans se déclarer officiellement, le commandant en chef des forces atlantiques a laissé poser sa candidature aux élections primaires qui ont lieu actuellement en vue de la Convention de Chicago, où, en juillet, les républicains auront à choisir leur champion entre « Ike », le sénateur Taft et M. Harold Stassen. A Madison Square une manifestation monstre a déjà eu lieu (ci-dessous), où des délégations républicaines du Texas, du New Hampshire, de l'Oklahoma et de la Louisiane ont défilé dans l'arène en costumes pittoresques au chant de *I like Ike,* repris par les quinze mille assistants.

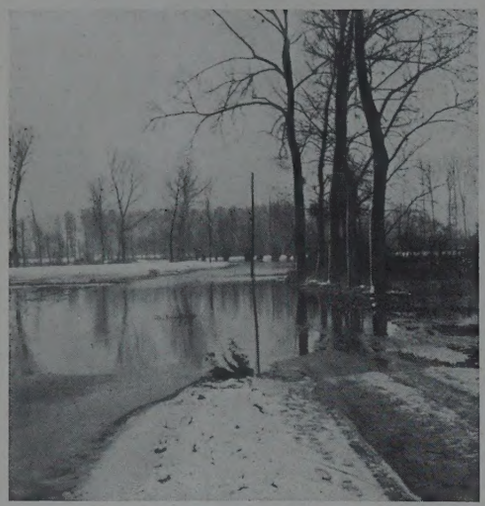
UN « ANTI-IKE » ; IL FUT EXPULSÉ DE MADISON SQUARE GARDEN. DE CHARMANTS « SUPPORTERS » MUSICAUX DU GÉNÉRAL.

QUI SERA PRÉSIDENT DES U. S. A. ?





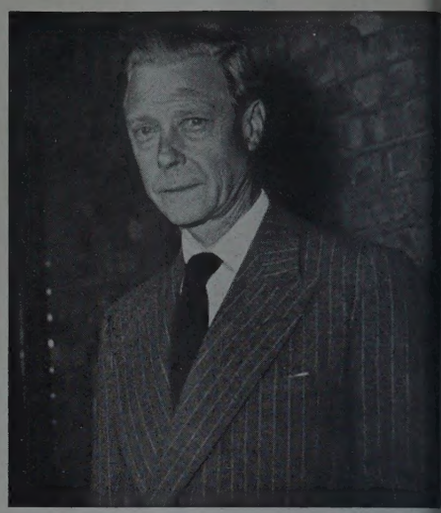
ACTUALITÉS MONDIALES D



PARIS. Les pluies et la fonte des neiges, favorisée en certains endroits par le temps doux, ont provoqué des crues de la Seine, de l'Yonne et de l'Aube. Les dégâts ont été importants, surtout en Seine-et-Marne.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

LISBONNE. La IX[e] session du Conseil atlantique a rassemblé les représentants de quatorze nations occidentales qui avaient mission de mettre sur pied la communauté de défense européenne. Le ministre portugais des Affaires étrangères, M. da Cunha, a vivement regretté l'absence de l'Espagne, qu'il a qualifiée d' « absurdité ».



LONDRES. Le séjour prolongé du duc de Wi après les obsèques de son frère et ses entretiens son ami Churchill sont interprétés comme sign la fin prochaine de l'éloignement du duc de son

FEZ. Au retour de cette visite à la Medina les délégués sud-américains de l'O. N. U. ont été reçus par le sultan à Casablanca. Les extrémistes de l'Istiqlal ont manifesté sur leur passage en conspuant la France.

OSLO. Voici, entre la deuxième, l'Autrichienne Dagmar Rom (à droite), et la troisième, l'Allemande A. M. Buchner, l'Américaine Andrea Mead-Lawrence, victorieuse du slalom géant féminin aux jeux d'Oslo.

HOBOKEN. Grâce à un émetteur de 150 kilo récemment inauguré à bord de ce garde-côtes formé en station flottante, « la Voix de l'Amér s'adressera aux pays situés au delà du rideau d

COLOMBES. Dans cette tentative de percée en force s'exprime toute la robustesse des « Springboks », les rugbymen sud-africains, qui, grâce à leur jeu sans faille, ont triomphé des Français par 25 points à 3.

PITTSBURG. Avec cet hélicoptère individuel, véritable motocyclette aérienne que vient d'expérimenter la marine américaine, le combattant pourra gagner tout équipé n'importe quel point du champ de bataille.

PAU. Devant l'insuccès des premières tenta d'obturation, le spécialiste américain Kynley a d de dynamiter la sonde du puits n° 3 de Lacq après une nouvelle coulée de ciment sera aband

A SEMAINE

T-REMY. Partis du terrain des Alpilles, deux eurs de l'aviation légère, Carrazet et Brunswick, attu par un vol de 53 h. 4 m. le record inter- nal de durée en planeur détenu par des Allemands.

OUL. Sous les yeux attendris de ses pères adop- soldats du détachement turc combattant avec forces armées de l'O. N. U., cette petite Coréenne nd patiemment, elle aussi, l'heure de « la soupe ».

PLES. La paroi nord du cratère principal du uve s'est effondrée, semant la panique parmi les itants des villages voisins. En même temps un rme nuage de poussière se répandit aux alentours.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

A cette heure où toutes les valeurs humaines semblent remises en question, est-il possible d'imaginer un monde sans hiérarchie ? Est-il possible d'imaginer une société qui ne comporterait pas une échelle, formée d'un certain nombre de degrés, à chaque degré se trouvant attachés des devoirs et des droits, peut-être même des privilèges ?

Avant de répondre, et nettement, à une telle question, je tiens à rassurer les doctrinaires de la liberté et, d'abord, ceux qui donnent, à leur liberté doctrinale, une suscription déconcertante, par exemple : dictature du prolétariat. Je tiens à rassurer aussi les anarchistes : je suis individualiste depuis mes commencements et n'ai pas lieu d'abandonner cette philosophie. Je n'entreprends pas de défendre ici une théorie ou un régime. Je me propose seulement d'examiner le problème que voici : une société peut-elle vivre sans hiérarchie, dans un état de parfaite égalité ?

La première réponse est celle du biologiste. Il existe une hiérarchie dans la nature. Il existe même une hiérarchie, chez un sujet donné, entre les tissus et les organes. Le tissu cutané protège et pâtit. Le tissu musculaire travaille. Le tissu nerveux, particulièrement vulnérable, est enfermé dans un palais solide et bien défendu. Cette hiérarchie est immuable ou mieux irrévocable : une cellule glandulaire ne peut, en aucun cas et d'aucune manière, devenir un neurone de la substance grise. Que chacun reste à son rang et à son œuvre ! La loi est inflexible. Si les sociétés humaines ont fait, parfois, de nobles efforts pour aller contre cette loi, je ne les critique certes pas, je les approuve. La grandeur de l'homme est, en certains cas, de s'élever contre les lois de la nature. Encore est-il nécessaire qu'il en tienne compte, justement pour les connaître et pour leur jeter un défi.

La seconde remarque sera formulée tantôt par le psychologue et tantôt par le biologiste : elle concerne, à égalité de rang, une inégale répartition des dons. Les éleveurs ont fait de grands efforts pour conserver les caractères utiles ou rares et, ensuite, pour mettre en évidence, par sélection, chez le plus grand nombre possible de sujets, certaines propriétés remarquables. Ce n'est pas une façon de faire disparaître la hiérarchie ; c'est, au contraire, un moyen de la maintenir en la précisant. Un pur sang est un pur sang : il trône au sommet de l'échelle. Un sang mêlé se perd dans l'ombre inférieure. Hiérarchie ! Hiérarchie !

S'il est juste et raisonnable, un régime politique peut effacer, en quelque mesure, l'injustice originelle en améliorant le sort des individus disgraciés ; il ne saurait supprimer la hiérarchie. Qui mieux est, il doit, sans relâche, restaurer et confirmer les hiérarchies. S'il veut durer, il doit, avec vigilance, choisir les meilleurs sujets, les former, les instruire, les élever à l'élite, et, nécessairement, leur fournir les moyens de tenir le rang auquel ils ont été, par étapes, élevés.

Les révolutions, pour amender la condition des humbles, ont moins d'efficacité que les patientes réformes. Les révolutions ont pour principal résultat de changer les hommes au pouvoir. Les révolutions à peine terminées, ce qui ne va jamais sans douleur, sans ruines, sans remous, sans désordres peu réparables, les hommes qui ont fait le plus gros de la besogne disparaissent et une nouvelle promotion vient à pied d'œuvre : ce sont les hommes du régime triomphant, ceux qui, peut-être, construiront quelque chose de durable. Ils n'attendront pas longtemps pour rétablir une hiérarchie. Cette hiérarchie pourra chercher à tâtons des assouplissements formels dans le vocabulaire ou les formules ; elle sera d'autant plus roide que le trouble préalable aura plus profondément brassé les couches de la société.

★

Je ne reproche pas au maréchal Staline de vivre comme un tsar. Je ne sais même pas s'il est raisonnable de lui reprocher la farouche rigueur avec laquelle il exerce un pouvoir dont l'équilibre n'a pas eu le temps de se consolider dans une longue expérience. Mais ce pouvoir a rétabli une hiérarchie dont tous les bénéficiaires sont des hommes nouveaux. Historiquement, c'est normal. Alors pourquoi ne pas l'avouer ? Une telle manifestation de sereine assurance ne serait pas pour déplaire à l'observateur de sang-froid.

LE MALAISE FINANCIER ET MONÉTAIRE

ON NE SAUVERA LE FRANC QUE PAR UNE MÉDICATION ÉNERGIQUE

Au retour de la Conférence de Lisbonne M. Edgar Faure s'est retrouvé face à une situation financière dont il n'ignorait pas les difficultés, mais qu'est venu aggraver encore un inquiétant accès de fièvre monétaire.

Le « louis » avait dépassé le cours de 5.000 francs sur le marché de l'or et, ce qui est plus grave, le dollar atteignait 480 francs au marché parallèle. Le président du Conseil a manifesté sa surprise d'une effervescence qu'il a attribuée à des manœuvres spéculatives sur notre monnaie. Mais la spéculation a trouvé, hélas ! des arguments d'ordre psychologique aussi bien dans notre crise financière elle-même que dans les difficultés que rencontre le gouvernement pour rallier la majorité parlementaire à des solutions viriles et qui n'ont que trop tardé.

C'est un fait que notre trésorerie est exsangue, que ses recettes normales se sont trouvées réduites par défaut d'une loi de finances votée en temps utile et que l'inquiétude monétaire s'est traduite par un sensible ralentissement dans le renouvellement des bons du Trésor. Ajoutons à cela que notre position à l'Union européenne des paiements s'est fâcheusement retournée en ces derniers mois. Alors que nous étions largement créditeurs, nous sommes débiteurs actuellement de 400 millions de dollars. Et les 200 milliards de devises étrangères dont nous disposions voilà encore un an étaient tombés à 20 milliards en janvier !

*
**

Une des raisons essentielles de nos difficultés réside dans l'effort budgétaire considérable que représentent et la poursuite en Indochine d'une guerre dont nous sommes seuls à supporter les charges et notre réarmement dans le cadre du pacte atlantique. Si peu négligeables que soient les résultats obtenus par nos ministres à la Conférence de Lisbonne pour alléger tant soit peu ce poids écrasant, ils ne pouvaient modifier sensiblement les données de l'équilibre financier.

Une autre cause de cette crise doit être cherchée dans la hausse persistante des prix des denrées et des produits essentiels. Déjà les prix et les salaires avaient monté en France plus que dans la plupart des pays. Or il n'est guère de jour que les consommateurs ne soient appelés à payer un nouveau tribut à cette poussée du coût de la vie, qui, en réduisant le pouvoir d'achat des masses, apporte un nouvel élément de malaise social. Quant aux prix de revient, alourdis par la hausse des matières premières et par les charges de plus en plus écrasantes qui pèsent sur les producteurs, ils mettent nos industries en état d'infériorité sur les marchés extérieurs, ce qui ajoute un nouvel élément au désordre monétaire dont nous souffrons.

*
**

Mais il n'est pas niable non plus que nous goûtions actuellement les fruits amers d'une trop longue période de facilité, d'insouciance et d'imprévoyance, dont la responsabilité n'incombe pas seulement à ceux qui ont charge des affaires publiques et qui a entraîné la France et les Français à vivre bien au-dessus de leurs moyens.

Le résultat s'inscrit dans un budget exorbitant — qui, avec 3.500 milliards de dépenses, absorbe à lui seul près du tiers du revenu national — dans l'impuissance à réaliser des économies substantielles sans cesse promises et toujours différées, dans l'incapacité enfin où se trouve un parlement, si généreux en matière de dépenses, à voter les recettes et les dispositions destinées à assurer l'équilibre budgétaire.

Si bien que le gouvernement en était réduit à envisager le blocage d'une large fraction des crédits destinés à la reconstruction et d'investissements qui, dans une économie normale, devraient être financés par l'emprunt et à réclamer — contre 80 milliards d'économies à terme — 190 milliards de ressources nouvelles immédiates en majorant de 15 % la masse des impôts existants !

Solution inévitable peut-être, mais un peu simpliste et singulièrement dangereuse dans ses conséquences, lesquelles ne tarderont pas à se faire sentir sur nos prix de revient, sur le coût de la vie, et qui risquent ainsi de rendre précaire l'effort fiscal massif demandé aux contribuables.

La situation est trop sérieuse pour s'accommoder d'une politique d'expédients provisoires, de mesures de circonstance et de gestes velléitaires.

Et c'est là qu'apparaît la profondeur d'un malaise politique dont l'image frappante nous est fournie par le fait qu'en pleine crise financière le Parlement ait adopté, grâce au vote des communistes, cette échelle mobile qui recèle en elle les germes les plus redoutables de l'inflation.

Or à une heure aussi difficile il est devenu impossible de s'en tenir à ces subtilités parlementaires. On n'échafaude pas une politique cohérente et efficace sur la somme des exigences des partis ni sur les injonctions de comités directeurs irresponsables qui tendent à substituer leur volonté à celle que le suffrage universel a librement exprimée.

*
**

Notre pays vaut mieux que cela, ne serait-ce que par l'exemple admirable de vitalité et de redressement qu'il a fourni depuis la libération, en dépit des prodigalités et des gaspillages dont il a eu à souffrir.

La France est saine et riche, avec son sol fertilisé par le travail obstiné de ses paysans, avec ses productions industrielles qui ne cessent de se développer et de s'accroître, avec sa main-d'œuvre d'élite que le monde entier lui envie, avec son épargne rendue méfiante, mais qui ne demanderait qu'à s'employer si l'Etat recouvrait la confiance qu'il a perdue.

La France traverse une mauvaisse passe ? Ce n'est pas la première fois. Elle a connu dans le passé d'autres crises également redoutables. Elle s'en est toujours sortie à l'heure la plus critique grâce au solide bon sens de ses enfants, grâce au sursaut qui leur a fait se serrer les coudes à l'heure du péril. Union nationale ? Salut public ? Les mots importent moins que la chose.

En 1926 le franc était autrement menacé qu'aujourd'hui, et la panique risquait de nous entraîner rapidement vers une débâcle monétaire analogue à celle qu'avait connue l'Allemagne au sortir de sa défaite. Il a suffi alors de faire appel à un homme, à un chef indiscutable et indiscuté, Raymond Poincaré, pour que renaquît la confiance à travers le pays et pour que la situation se rétablît de façon quasi miraculeuse. On pourrait citer bien d'autres exemples de redressement. Nous n'attendons certes pas un miracle de ceux qui ont en main actuellement le destin de notre monnaie et celui de nos finances. Demandons-leur simplement de montrer du sang-froid, de la volonté et du courage.

Réduire au maximum les dépenses publiques, faire vivre l'Etat selon ses moyens et non selon les désirs de chacun de ses administrés, ranimer la confiance défaillante chez les épargnants et surtout travailler davantage et produire davantage, il n'est pas de salut hors de ces solutions « classiques ».

Les Français, nés « rouspéteurs », sont gens plus raisonnables et plus sensés qu'on ne semble le croire. Ils sont prêts, ayant pris conscience de la dure réalité, à consentir les sacrifices qui préserveront le pays d'une faillite dont les plus humbles des travailleurs seraient les premières victimes. Ils voudraient seulement être assurés que ces sacrifices que l'on exige d'eux ne seront pas rendus inutiles et vains comme ils ont eu trop souvent l'occasion de le constater dans le passé.

L'effort de redressement monétaire, financier et économique que réclame impérieusement la situation ne peut s'accommoder ni des préférences doctrinaires ni des exigences partisanes. Il ne s'accomplira que dans un climat de confiance. Or la confiance exige une stabilité politique autour d'un gouvernement fort et résolu à agir en se dégageant au maximum du jeu stérile et décevant des combinaisons de partis.

L'ACTION DE NOS GROUPES MOBILES, QUI PRATIQUÈRENT LA CONTRE-GUÉRILLA TOUT AU LONG DE LA R. C. 6, A ÉTÉ TRÈS EFFICACE. ICI, DES PARACHUTISTES FRANCHISSENT LE PARAPET DE LA ROUTE AFIN DE SE PORTER A L'ATTAQUE.

HOA-BINH ET LA R.C. 6

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
LUCIEN BODARD

NOUS publions ci-dessous l'émouvant récit des combats d'Hoa-Binh et de la rivière Noire que nous adressait notre envoyé spécial quelques jours avant l'opération de décrochage décidée par le haut commandement au Tonkin. Hoa-Binh, qui avait été occupé en novembre dernier lors de l'offensive surprise lancée par le général de Lattre, a été évacué par nos troupes les 22 et 23 février après que la population civile eut été mise hors de portée des représailles communistes. Le général Salan a exposé les raisons d'un tel décrochage. N'ayant pu récupérer cette position stratégique, les Viets, contournant Hoa-Binh, poursuivaient leurs infiltrations dans le riche delta tonkinois, où ils comptent se procurer le riz de la récolte prochaine et aussi recruter le matériel humain destiné à combler les vides profonds creusés dans leurs rangs par les offensives sanglantes de décembre et de janvier.

C'est pour renforcer la défense du delta et pour procéder au nettoyage des deux divisions rouges qui s'y sont infiltrées que le général Salan a pris sa décision. Cette opération, essentielle, sera, en effet, d'autant plus longue et plus difficile, comme le montre plus loin Lucien Bodard, que l'aide matérielle de la Chine communiste aux Viets se fait plus abondante. Ce qui pose avec plus d'acuité que jamais le problème des matériels, et notamment des appareils de bombardement qui font défaut aux troupes franco-vietnamiennes du Tonkin.

Hanoï, février 1952.

VOILA plus de deux mois qu'a commencé l'offensive vietminh du Tonkin — une offensive sans rapport aucun avec les actions antérieures de l'ennemi. Depuis près de deux années déjà l'adversaire s'était forgé grâce à l'aide chinoise une force de choc redoutable, essentiellement formée par les cinq fameuses divisions de réguliers, numérotées 304, 308, 312, 316 et 320. Leur puissance s'était tragiquement révélée à l'automne 1950, lors de notre désastre de la frontière. Ensuite, à trois reprises au cours de l'année 1951 — à Vinh-Yen, à Dong-Trieu, sur le Day — l'ennemi avait vainement tenté de pénétrer dans le delta. Chaque fois le Vietminh, malgré le fanatisme de ses vagues d'assaut, avait été repoussé par les groupements mobiles organisés par le général de Lattre. Mais le camp d'Ho Chi Minh n'avait engagé alors qu'une partie de ses moyens. Et quand il reconnaissait son échec, il s'arrêtait pour disparaître dans le réduit de ses montagnes. Le Vietminh évitait de dépasser un certain pourcentage de pertes, par peur d'abîmer cette machine guerrière qui était sa principale force, qui avait demandé tant de temps, de soins, de sacrifices.

Cette fois l'ennemi s'est jeté dans la lutte comme s'il cherchait la décision ou comme s'il entreprenait la plus féroce des guerres d'usure, insouciant de ses pertes pourvu qu'il « saignât » le Français. Tout ce qu'il avait — ses cinq divisions régulières, ses bataillons régionaux et même ses milices populaires, ses guérilleros, ses comités — il l'engageait totalement. Durant huit semaines il allait s'acharner dans la confusion des mêlées au corps à corps, dans la minutie de ses embuscades ou de ses encerclements, dans la férocité de ses assauts sur les postes et les points d'appui. Il y a laissé les meilleurs de ses soldats. Quoi de plus funèbre que ces barbelés devant Tuvu ou Xompheo remplis de centaines de corps ? Dehors, plus loin, c'est un magma confus de restes, l'artillerie a tapé dans les réserves qui attendaient d'entrer dans le cirque infernal.

On peut estimer que le Vietminh a eu jusqu'à présent environ 40.000 hommes hors de combat, dont au moins un tiers de tués. Et combien de blessés, portés par des coolies sur de primitives civières le long des interminables pistes de la jungle, sont morts faute de soins ! Combien d'hommes, dans les calcaires malsains du Bavi et de Hoa-Binh, périssent du paludisme fameux de la rivière Noire ! Combien de porteurs (et l'ennemi en a utilisé 200.000) sont tombés d'épuisement sous la charge des obus donnés par les Chinois ! Cette fois l'ennemi a donc sacrifié sa puissance, et cela sans atteindre ses buts et, surtout, son but essentiel : Hoa-Binh.

« En allant à Hoa-Binh je saisis l'ennemi à la gorge », me disait le général de Lattre quelques semaines avant sa mort, dans la dernière entrevue que j'eus avec lui dans Hanoï qu'il avait sauvé et qu'il aimait tant.

AVANT son départ fatal il avait ordonné la prise de Hoa-Binh. Cela après une année de prudence et de défensive, consacrée à refaire le corps expéditionnaire, à lui donner un pouvoir de choc avec ses groupements mobiles, ses groupements blindés, ses batteries d'artillerie, ses commandos vêtus de noir, avec aussi sa ceinture de béton autour du delta. *Pendant un an j'ai refoulé l'ennemi,* m'expliquait le général. *Il me fallait faire attention. Mais maintenant j'ai un instrument de travail sérieux. Il est temps de frapper, car les Vietminh ont aussi développé leurs forces, grâce à l'aide toujours plus importante, plus systématique de la Chine. Cette aide, je ne peux la supprimer, mais je peux empêcher qu'elle ne s'étende à tout le pays, qu'elle ne se propage jusque dans l'Annam, jusque dans la Cochinchine, jusqu'aux portes de Saïgon. Pour cela j'ai un moyen, c'est de couper la grande route vietminh qui s'étend d'une traite depuis la frontière jusqu'au Hatinh sur près de 1.000 kilomètres. Par là passent les armes, et les munitions, et les agents, et aussi les recrues, et aussi les coolies. Par là vont et viennent les instructions, les ordres, les comptes rendus. C'est l'épine dorsale de la logistique ennemie. Non seulement la route permet la*

40.000 DES MEILLEURS SOLDATS DE GIAP SONT TOMBÉS...

guerre du Tonkin, mais elle prépare l'assaut contre Donghoi, contre Hué, l'ancienne capitale impériale, et contre Tourane. Que cette région saute, et la route vietminh, par les plateaux moïs, arrivera presque jusqu'à Saïgon. C'est pourquoi j'ai décidé de la couper là où elle est le plus à notre portée, à Hoa-Binh. Ce sera la bataille, car le Vietminh fera tout pour récupérer cette place essentielle. Mais quoi qu'il fasse, nous ne quitterons pas Hoa-Binh. J'ai mesuré les risques, j'ai pris ma décision. J'en suis responsable

LES PITONS DOMINANT IMMÉDIATEMENT LA CUVETTE DE HOA-BINH SONT DES POINTS D'APPUI D'OU NOS TROUPES PEUVENT SURVEILLER L'ENNEMI.

devant le pays et devant l'avenir. Mais je crois qu'il faut oser — sous peine de subir la loi de l'ennemi.

Je me suis rendu à Hoa-Binh juste avant la bataille. Qu'on imagine, au milieu d'un cirque de montagnes déchiquetées, une petite plaine alluviale enveloppée par une boucle de la rivière Noire. Tout est grandiose et sévère. Dans la cuvette même il n'est plus de cité, les Vietminh l'ont rasée. Mais dans les ruines a surgi en quelques jours l'ordre rigoureux d'un dispositif militaire souterrain. Tout est enterré — à commencer par les hommes. Du sol ne sortent guère que les toits des blockhaus et les gueules des canons. Une piste d'aviation fait une longue traînée nue sur la terre. Tout cela, truffé d'armes automatiques.

A Hoa-Binh on se sent protégé, rassuré par ce cercle de fer. Et pourtant il est impossible d'échapper à une impression d'écrasement. La nature, avec ses massifs et sa jungle, comprime déjà la petite enclave des hommes, ces quelques mètres carrés où sont enfermés deux groupements mobiles. Sur les premiers mamelons on a implanté des postes français. Mais au delà, les crêtes si proches qui surplombent cette auge étriquée sont à l'ennemi. Il est là, il domine, il voit tout.

Hoa-Binh — les hommes enfermés là se sentent par ces massifs, par ces forêts séparés de l'univers ami et surtout de ce delta si proche et pourtant si lointain. Certes ils ont le ciel qui leur apporte les avions, mais cela ne suffit pas, quand il y a le crachin hivernal, cette chape de brume à ras du sol, qui noie tout en sa masse glauque. Et il y a aussi la rivière Noire, qui arrive des confins du Yunnan par une gorge tranchée dans la montagne comme par une épée et qui s'écoule vers le fleuve Rouge par un couloir d'une vingtaine de kilomètres de longueur, bien étroit dans la toute-puissance de la jungle ! Il y a enfin cette R. C. 6 qui passe au pied du Bavi. La mince chaussée, après avoir longé le fleuve 2 ou 3 kilomètres sur sa rive droite, plonge dans la masse des pitons calcaires et biscornus, qu'elle franchit au col de Kem pour retomber enfin dans le delta. Tout au long elle est protégée par des points d'appui incrustés sur des mamelons déboisés.

Il y a aussi, sur la berge gauche de la rivière Noire, le mince ruban d'une chaussée moderne. Mais c'est là la route ennemie, celle qui vient de Chine, qui va ensuite vers Phu-No-Quan, vers le cœur de la zone rouge. C'est celle que l'on a coupée au gué de la rivière Noire, celle dont le Vietminh a besoin, celle qui est l'enjeu principal de deux mois de batailles féroces, celle pour laquelle 40.000 soldats de Giap sont tombés.

QUE pour les Vietminh le fond du problème soit à Hoa-Binh, c'est certain. Mais l'ennemi n'a pas osé assaillir directement cette étrange et redoutable position. Les gens de Ho Chi Minh ont appliqué les leçons des Russes et des Chinois. Ils ont donc essayé d'écœurer les Français, de les détruire sur les champs de bataille qui leur paraissaient les plus favorables, et tout d'abord dans la jungle. Ils ont volontairement tout mêlé : guerre de positions, infiltrations, chocs dits de rencontre, embuscades et aussi travail politique. Ils voulaient donner l'impression d'être partout — de cogner de front sur le Français, de le surprendre sur ses arrières, de lui enlever enfin le contrôle du delta. Alors serait arrivée l'heure rouge de Hoa-Binh.

Dans ce désordre apparent tout était chronométré, calculé. De la fabrication marxiste parfaite. L'attaque, dans son *crescendo*, aboutissait — après les tirs de mortiers, après l'arrachement des barbelés, après l'avance en rampant — à l'acte suprême du dynamitage, aux quelques hommes qui lanceraient du plastic ou des grenades dans les ouvertures des blockhaus. Et dans le delta les tâches étaient aussi précisément calculées. Le plan rouge était simple et machiavélique : liquider nos forces engagées dans le Bavi puis, comme un fruit mûr, cueillir Hoa-Binh.

FÉROCES furent les premières rencontres dans ce massif aux trois sommets, de réputation sinistre dans les légendes annamites : la nuit terrible de Tuvu, qui se termina par des centaines de cadavres ennemis... les corps à corps sanglants du I[er] bataillon colonial de parachutistes dans les herbes à éléphant... les embuscades sur la rivière Noire elle-même contre les convois de chaloupes protégés par les divisions navales d'assaut...

Ce que voulaient les Vietminh, c'était donner à nos soldats le complexe de la jungle, la hantise de ces pitons épuisants, de cette verdure mauvaise où l'on ne voit rien. Ils voulaient leur infliger la peur des guets-apens, des encerclements, des charges à bout portant, des dégelées de mortiers — et aussi du coup de feu unique, venu on ne sait d'où, et qui abat un homme. Ce plan, les soldats d'Ho Chi Minh l'exécutèrent avec un acharnement inouï et féroce, avec une véritable indifférence de la mort. Des milliers périssaient, et ils étaient encore des milliers à recommencer. Leur nombre paraissait inépuisable.

Nos soldats furent héroïques. J'ai entendu cette phrase d'un parachutiste : « Notre compagnie a donné dans un piège. Plusieurs camarades sont tombés dès le début. Mais ensuite nous avons fait une véritable muraille de cadavres vietminh. Il suffisait de décharger les mitraillettes dans les vagues d'assaut au coude à coude. »

Certes, en ces heurts féroces, bien des ennemis étaient tués pour un de nos hommes. Mais néanmoins les Vietminh « saignaient » les Français, au prix de leur propre sang. Il fallait donc que notre commandement conçût une autre façon de se battre et l'imposât à l'ennemi. Le général Salan trouva la solution, appliquée aussitôt sur la fameuse route de Yencu à Apdachon. Ce fut l'écrasement par l'artillerie et l'aviation, par le fer et par le feu. On disposa les batteries partout, en un véritable clavier. Il ne restait plus qu'à trouver les objectifs, c'est-à-dire les concentrations bien camouflées de l'ennemi. Alors commençait le déchaînement des obus et du napalm. Les observateurs mobiles d'artillerie faisaient corriger les coups, et le « mouchard » (petit Morane d'observation) lançait un fumigène au bon endroit pour guider les chasseurs et les bombardiers.

En cette fin d'année la parole fut entièrement donnée aux canons, aux avions, aux chars. Jamais il n'y avait eu de pareilles concentrations de feu en Indochine. Les fantassins ne venaient qu'ensuite, pour nettoyer. Et un jour arriva où il ne resta plus un Vietminh. Non qu'ils eussent tous été anéantis. Mais ceux qui survivaient avaient été envoyés ailleurs : sur la R. C. 6. Les Vietminh déclenchaient là une nouvelle bataille sans avoir réalisé l'anéantissement des groupements mobiles français engagés sur le Bavi. Ils allaient les retrouver à Aotrach et à Dongben.

DANS la nuit du 7 au 8 janvier un régiment vietminh attaquait avec une violence particulièrement extraordinaire les points d'appui de Xompheo, placés juste au point cardinal où la R. C. 6 sortant des montagnes débouche dans la vallée de la rivière Noire. Les légionnaires de ce poste, sous la direction du commandant Roux, résistaient avec une ténacité héroïque. A l'aube, huit cents cadavres ennemis, plus ou moins déchiquetés, gisaient dans les barbelés.

Quelques jours plus tard, les groupements mobiles qui avaient opéré un mois dans le Bavi étaient déposés par des rames de camions à Xuan-Mai, juste là où la R. C. 6 abandonne le delta pour s'engager dans les montagnes. Les Vietminh avaient coupé la route en deux endroits, au col de Kem et près du poste de Dongben. A vrai dire, l'ennemi, toujours hanté par l'espoir de la destruction, avait accumulé sur les flancs des montagnes dominant la chaussée des milliers et des milliers de soldats — de véritables masses humaines. Sur 40 kilomètres l'état-major d'Ho Chi Minh avait préparé un gigantesque guet-apens pour anéantir d'un seul coup la principale force de choc française d'Indochine.

La destruction ? Mais les Français la recherchaient aussi. Celle des Vietminh, évidemment. Il s'agissait de faire au milieu de ce pays ennemi un corridor de fer où l'ennemi serait écrasé aussitôt qu'il s'y engagerait. Dès le début les batteries furent partout. Et cela si systématiquement qu'il n'y eut pas de combat d'infanterie. L'avance fut conduite sous un feu roulant d'artillerie. Les observateurs mobiles d'artillerie progressaient en tête, les « mouchards » surveillaient inlassablement la nature à la recherche des indices. Chaque fois que les Vietminh résistaient le matraquage commençait. Des milliers d'obus étaient tirés. Vainement l'ennemi rechercha la faille. Ses tentatives n'aboutirent qu'à de cruelles défaites.

J'AI fait sur cette R. C. 6 une bien émouvante randonnée alors que la progression avait atteint la cuvette d'Aotrach, juste avant Dongben. Après Xuan-Mai, j'entrai dans une steppe plate qui partout flambait ; mais ce n'était que le « débroussaillage », c'est-à-dire l'incendie méthodique

des herbes et des arbres, qui sont les complices naturels des Vietminh. De grands Arabes efflanqués, paisiblement assis sur les talus devant leurs mitrailleuses, montaient la garde dans les attitudes classiques des combattants au repos. Sur la chaussée, c'était la circulation militaire, avec son code de la route, ses agents et ses écriteaux.

Puis la route aborda le massif par une sorte de porte de fer, parmi d'énormes jaillissements de calcaires troués de grottes et salis par des plaques de végétation. A l'horizon s'étendaient à l'infini des massifs toujours plus hauts. La R. C. 6 — un mince ruban au fond d'une vallée carrée — était comme écrasée par la puissance de la nature. Enfin la route se mit à grimper en lacets au flanc de mamelons arrondis, aux sommets chauves, d'une calvitie artificielle d'ailleurs, car des milliers de coolies avaient abattu les arbres, coupé les lianes, brûlé les herbes. Presque tous les pitons étaient couronnés par un point d'appui. Cette étrange route, coupant un univers ennemi, était matelassée par ces postes, sensibilisée sur ses flancs par des « sonnettes », par des commandos, surveillés eux-mêmes par des blindés et des fantassins, et sous la garde suprême des canons.

Après que la R. C. 6 eut franchi le col de Kem dans une sorte de tranchée, apparut à mes yeux, sur l'autre versant, un spectacle extraordinaire. Dans la petite auge naturelle d'Aotrach, c'était le campement d'une armée à la guerre ; ou plutôt, sa base pour les opérations qui se déroulaient juste au delà, vers le Piton-Quatre et la Carrière. J'eus l'impression d'un extraordinaire caravansérail d'hommes et d'objets, d'un tassement, d'un resserrement, d'un encombrement. Mais, en fait, ce n'était que la concentration de la puissance, sa mise en équation absolue avec tous les engins à tuer les autres, avec aussi toutes les machines à entretenir sa propre guerre. Sur quelques mètres se trouvaient la tente du colonel Gilles, la piste des Morane, les batteries d'artillerie, toute la série des mortiers et des mitrailleuses, des chars, des ambulances, le grésillement des radios, les saccades des moteurs électriques. Tout cela pêle-mêle, les canons tirant du milieu des bivouacs enterrés, l'avion atterrissant presque sur les toits des jeeps, les hommes mangeant et dormant dans la plus riche gamme possible de tous les bruits de la guerre. Et cependant régnait un ordre méticuleux, chaque chose se faisant juste à son moment, à sa place, comme la petite partie d'un tout. Aotrach était vraiment une usine ; une usine à écraser le Vietminh.

Quand j'arrivai, elle était en plein rendement pour la capture du Piton-Quatre, une de ces collines où l'ennemi avait établi sa défense. A l'aube, plusieurs bataillons s'étaient mis en position. Puis, la brume levée, les artilleurs avaient « accroché » leurs tirs. Vers 11 heures tout se déclencha. Des obus venus de toutes les directions se mirent à éplucher systématiquement la colline. Des 155 s'occupaient spécialement d'une contre-pente. Des avions lâchèrent du napalm sur deux ou trois recoins inaccessibles à l'artillerie. Le piton flamba un peu sur un côté. A midi moins le quart les fantassins commencèrent à grimper. Les canons tiraient toujours à quelques centaines de mètres devant eux. A midi nos soldats se profilaient sur la crête principale. Piton-Quatre était conquis.

Il fallut néanmoins une semaine encore pour aller jusqu'à Dongben. Une semaine d'artillerie. Les tirs étaient calculés pour tous les coins de l'horizon, pour toutes les pentes et les contre-pentes, pour tous les rochers, pour toutes les pistes. En avant de Dongben, chaque mètre carré de terrain fut concassé, retourné par des obus, brûlé par le napalm. On écrasa des contre-attaques sous des bombardements. On pilonna des concentrations abritées dans de petites cuvettes à l'intérieur des montagnes. On détruisit des observatoires installés sur des crêtes.

Et finalement, le 31 janvier, on arrivait à Dongben. Le samedi 2 février une première jeep se présentait à Hoa-Binh ; un Hoa-Binh installé depuis un mois dans une curieuse guerre. Des canons ennemis, camouflés dans la jungle des crêtes voisines, tiraient sur tout ce qui bougeait en bas, sur des camions, sur des patrouilles, et surtout sur les avions qui atterrissaient. Une D. C. A. vietminh dérangeait le carrousel aérien des appareils tournoyant indéfiniment pour lâcher au-dessus de la *dropping zone* les parachutes multicolores. Et puis la garnison s'organisa, s'habitua à cette existence, s'enterra davantage, vécut à l'intérieur d'un cordon de mines, de barbelés, de pièges éclairants disposés pour empêcher les infiltrations.

Ainsi les Vietminh, après plus de deux mois d'un effort acharné, n'ont pas pris Hoa-Binh. Il n'ont pas davantage « saigné les Français ». Notre potentiel militaire est intact. Par contre, les trois divisions ennemies de choc — la 304, la 308 et la 312 — sont sérieusement éprouvées. Beaucoup de réguliers endurcis, morts, ont été remplacés par des recrues qui, dans leur inexpérience, se font tuer comme des mouches. Certains ont jeté sur nos troupes des grenades même pas dégoupillées. Il est certain que la puissance militaire vietminh est déjà amoindrie.

Néanmoins l'ennemi s'est partiellement réimplanté sur le delta. Il s'est infiltré entre nos bétons, puis il s'est répandu dans certaines provinces. Deux divisions étaient consacrées à ce travail en tache d'huile. Une partie de la 316 agissait au nord, dans la région de Bac-Ninh. Mais, surtout au sud, la 320 attaquait les évêchés catholiques de Phat-Diem et de Buichu, menaçait même la grande cité de Nam-Dinh. Le groupement mobile du colonel Tomazeau, pendant des semaines, joua à cache-cache avec elle. Ce fut une prodigieuse randonnée dans la boue. Il y eut l'embuscade de la route Jaune ; il y eut la conquête des villages fortifiés ; il y eut, pendant dix jours, la bataille du fleuve Rouge ; il s'agissait d'empêcher l'ennemi de traverser l'estuaire, large de plus d'un kilomètre. Actuellement cette guerre ingrate se poursuit dans la province traditionnellement rouge de Thai-Binh. Mais l'élan de la 320 paraît arrêté.

Dans cette campagne du delta, les Vietminh évitèrent de s'attaquer à l'infrastructure française des villes, des grandes routes, des gros postes. Mais ils se répandaient dans les villages pour établir le régime rouge : l'impôt en riz et la mobilisation des hommes. Ils s'en prenaient surtout à ce qui représentait le Vietnam nationaliste, en particulier aux petits postes de rondins, aux tours en brique, aux milices, où quelques hommes munis seulement de grenades représentaient l'autorité de S. M. Bao Daï. Quand le soir tombait, c'était pour eux une nuit dangereuse à traverser. Des centaines de Vietminh pouvaient donner l'assaut, et il n'était de secours possible que celui d'une éventuelle batterie d'artillerie. Il est merveilleux que, dans de pareilles conditions, tant de minuscules garnisons aient résisté héroïquement et parfois victorieusement.

Mais déjà les Français ont pu mettre en jeu assez de bataillons pour reprendre l'œuvre de pacification entreprise par le maréchal de Lattre, tout au cours de l'année dernière, dans l'infini des rizières et des villages tonkinois. Ce sera une entreprise longue, difficile et ingrate, et cela malgré le courage, souvent l'héroïsme, de tant de Vietnamiens qui se sont défendus contre des forces supérieures et mieux armées.

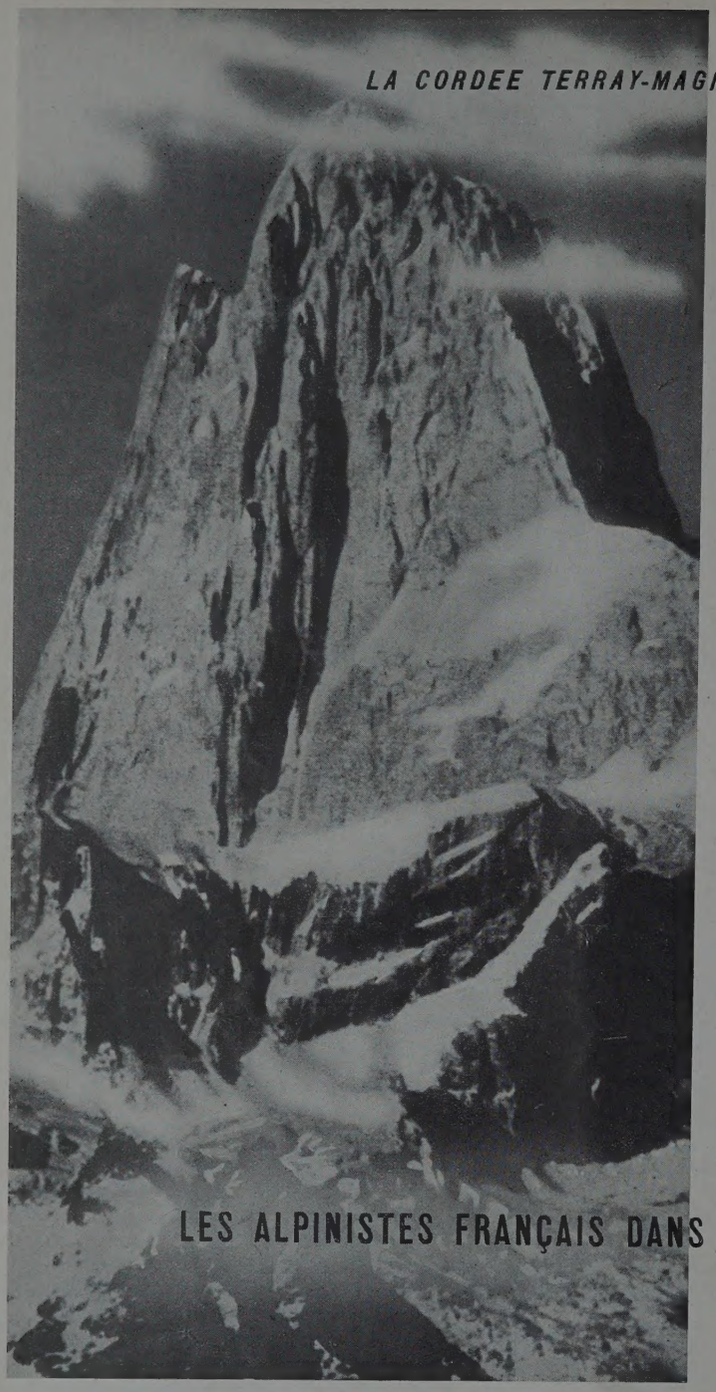
Le Vietminh a subi de très lourdes pertes dans ses efforts acharnés, presque désespérés, contre le Bavi, la R. C. 6 et Hoa-Binh. Il n'est pas certain qu'il admette sa défaite. L'ennemi maintient ses divisions, replâtrées avec des recrues, sur les montagnes de la rivière Noire, comme s'il ne se résignait pas à renoncer à Hoa-Binh. En outre, il continue malgré tout son travail dans le delta. Le Vietminh a ouvert sa campagne fin novembre avec un potentiel militaire très augmenté. Même si maintenant il fait une pause, il peut reprendre dans quelques jours, dans quelques semaines ou dans quelques mois son offensive. Le temps d'arrêt dépend de la capacité de récupération de l'ennemi. Le matériel humain, il l'a trouvé dans le delta. Et surtout l'aide chinoise prend une amplitude croissante. Cette fois, les soldats d'Ho Chi Minh firent de véritables concentrations de mortiers ; ils avaient des batteries de D. C. A., ils se servirent de canons ; leurs transmissions étaient faites par radio ou par téléphone ; deux cents camions leur apportaient presque jusqu'au voisinage du champ de bataille les fournitures chinoises.

La question essentielle est donc la suivante : les Vietminh sont-ils capables d'entretenir, de poursuivre longtemps une pareille offensive ? Ou au contraire ne vont-ils pas, par leur obstination, « casser » cette armée qui est leur atout essentiel ? Alors l'ennemi, obligé de s'arrêter, se trouverait dans une situation critique. Certains signes permettent de pencher vers cette hypothèse. En tout cas l'état-major y croit. Mais dans ce cas l'aide chinoise ne se développerait-elle pas jusqu'à la matière humaine, jusqu'aux volontaires ? Cependant le camp occidental a déclaré qu'il refusait d'admettre désormais le subterfuge des volontaires. Il est probable que le voyage du général Juin aux Etats-Unis et les entretiens militaires subséquents ont concerné ces graves éventualités.

... MAIS LA DÉFENSE DU DELTA RESTE L'OBJECTIF ESSENTIEL

VÊTU DU BLOUSON CAPITONNÉ DE L'ARMÉE CHINOISE, CE « VIET » D'UNE DIVISION D'ÉLITE SE LANÇAIT AVEC SES COMPAGNONS, EN RANGS SERRÉS, A L'ASSAUT DU POSTE DE XOMPHEO. L'ATTAQUE EST VENUE SE BRISER SUR NOS MITRAILLEUSES. LES CADAVRES JONCHENT LA PLACE.

LA CORDEE TERRAY-MAGNONE A ATTEINT LA PREMIERE LE SOMMET NEIGEUX



LES ALPINISTES FRANÇAIS DANS LES ANDES LE FITZ ROY A ÉTÉ VAINCU

AVANT LEUR DÉPART DE BUENOS-AIRES, LES MEMBRES DE L'EXPÉDITION AVAIENT DONNÉ UNE CONFÉRENCE DE PRESSE. ASSIS, AU PREMIER PLAN : LE DOCTEUR AZÉMA ; RENÉ FERLET, CHEF DE L'EXPÉDITION ; LE SOUS-LIEUTENANT ARGENTIN FRANCISCO IBANEZ ; LIONEL TERRAY ; JACQUES POINCENOT, QUI DEVAIT ÊTRE VICTIME D'UN ACCIDENT ; GUIDO MAGNONE. AU SECOND PLAN : GEORGES STROUVE ; M. FINOT, PRÉSIDENT DE LA FÉDÉRATION ARGENTINE DE SKI ; LOUIS DEPASSE ; LE PROFESSEUR LIBOUTRY.

L'ÉQUIPE d'alpinistes français arrivée il y a deux mois en Argentine a triomphé du Fitz Roy, « la plus belle et la plus difficile montagne du monde ».

Jusqu'à ce jour toutes les tentatives faites pour escalader cette imposante forteresse granitique de 3.775 mètres d'altitude avaient échoué. Pas plus l'Italien Aldo Bonacozza en 1937 que le Suisse Hans Juan Zechner en 1947 n'étaient arrivés à surmonter les extrêmes difficultés d'escalade de cette montagne en raison de la verticalité des parois, qui présentent par endroits des à-pics de plus de 200 mètres.

En décembre dernier les membres de l'expédition française, dirigée par René Ferlet, débarquaient à Buenos-Aires. La petite troupe réunissait des « grimpeurs » réputés parmi les meilleurs de nos alpinistes : Lionel Terray, vainqueur de l'Himalaya ; le docteur Azéma, le professeur Louis Liboutry, le guide Guido Magnone, Louis Depasse et Jacques Poincenot, enfin le cinéaste Georges Strouve. A ces Français s'était joint le sous-lieutenant Francisco Ibanez, de l'armée argentine.

On sait le douloureux tribut que l'équipe dut tout d'abord payer à la montagne. Le 28 décembre, au cours des premières expéditions de reconnaissance, Jacques Poincenot trouvait la mort, victime d'un horrible accident. Cette tragique prise de contact ne devait pas décourager l'équipe, qui aujourd'hui a trouvé sa récompense.

Un bref télégramme de René Ferlet a apporté l'heureuse nouvelle le 3 février à Buenos-Aires. La cime du Fitz Roy attaquée à partir du camp 3, l'assaut avait été donné le 1er février, à 7 h. 30 du matin. L'escalade se déroula dans des conditions particulièrement dures. Les rares nouvelles parvenues ici font en effet connaître que dans l'extrême sud argentin la température est déjà rigoureuse, c'est-à-dire que l'ascension présentait les caractéristiques les plus rudes de l'alpinisme hivernal. Après une journée de pénibles efforts les alpinistes purent bivouaquer sur un replain de la face est, paroi par laquelle ils avaient attaqué le Fitz Roy. Le lendemain, à 16 h. 40, une cordée composée de Lionel Terray et de Guido Magnone atteignait enfin la cime jusqu'alors inviolée et perpétuellement enveloppée de nuages.

Le court message de victoire adressé par l'expédition française aux autorités argentines se terminait par ces mots : « Nous rentrons tous immédiatement pour tenter l'escalade de l'Aconcagua. »

L'Aconcagua est le plus haut sommet du Nouveau Monde, avec 7.039 mètres. Il a déjà été atteint plusieurs fois, mais on croit savoir que les alpinistes français tenteront l'escalade de la face sud, la plus difficile à vaincre...

LE MASSIF DU FITZ ROY EST DOMINÉ PAR LA CIME QUE NOS ALPINISTES ONT CONQUISE EN ATTAQUANT LA FACE EST, QUI APPARAIT CI-DESSUS.

LA BETTERAVE, PLANTE QUI NETTOIE, CONSTITUE DANS LE NORD LE COMPLÉMENT IDÉAL DU BLÉ. SA CULTURE EST ACTUELLEMENT TRÈS INDUSTRIALISÉE. LA PHOTO DE CETTE « ARRACHEUSE » MODERNE DONNE UNE IDÉE DE LA RAPIDITÉ ET DE LA RELATIVE SIMPLICITÉ AVEC LESQUELLES PEUT S'OPÉRER UNE RÉCOLTE QUI, JADIS, EXIGEAIT BEAUCOUP DE TEMPS ET UN PERSONNEL BEAUCOUP PLUS NOMBREUX.

MOTORISATION ET MÉCANISATION SE POURSUIVENT EN DÉPIT DES ERREURS

L'AGRICULTURE française continue de se motoriser — trop lentement — et de se mécaniser — à un rythme meilleur — en dépit des innombrables erreurs commises dans ce domaine. C'est assez dire quelle est sa volonté et même sa bonne volonté de s'équiper, de se moderniser, d'améliorer ses méthodes de travail et ses rendements. Sans doute les esprits chagrins ne manquent pas, ici comme ailleurs, de faire ressortir les carences et les retards de notre agriculture. Sans doute encore est-il quelque peu malséant, à cette époque du Salon, de retourner ce reproche et de l'adresser à nos constructeurs. Mais, que diable ! ne font-ils pas beaucoup, aidés au

reste en cela par une absence de politique agricole aussi continûment flagrante que jamais, pour le mériter ?

Cependant ce Salon ne témoigne-t-il pas d'une grande richesse, d'une magnifique variété de matériels, d'un esprit ingénieux, inventif, qui pour tous les cas voulus propose une solution ? Que dis-je ? une solution... des solutions, d'innombrables solutions, et c'est bien là le défaut, l'incurable défaut, qu'accompagne un autre, aussi grave et lié au premier, celui des prix.

Il faut être juste. Une distinction s'impose entre mécanisation et motorisation.

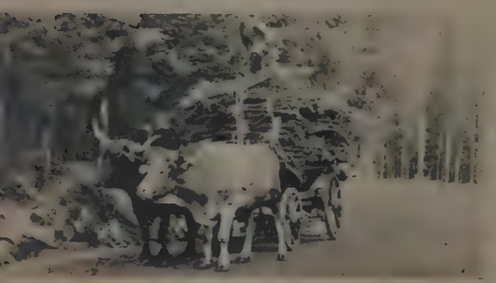
MOTORISATION

En matière de matériels agricoles nos fabricants ont en général témoigné d'un sens réaliste qui semble manquer aux motoristes français.

La vérité fondamentale, que les premiers ont comprise et dont ils ont su tirer les conclusions, est que la terre dispose de peu d'argent. L'exemple donné par un petit nombre d'exploitants ne doit pas faire illusion. S'ils bénéficient, eux, d'une trésorerie facile provenant des solides revenus que leur valent leurs talents, de bonnes terres et une superficie optimum, combien en revanche vivent chichement sur des domaines insuffisants, médiocres, au surplus exploités dans de mauvaises conditions, avec un matériel périmé et d'un prix de revient onéreux !

« Que ne remplacent-ils ces outils désuets ! » s'exclame-t-on.

C'est vite dit. Nul besoin de convaincre ces cultivateurs qu'il serait avantageux de remplacer leur vieil équipement. Ils le savent mieux que vous, comme ils n'ignorent pas qu'il faudrait marner, drainer, désherber pour obtenir de bons rendements. S'il en est qui sont fixés dans leur routine, on



AVEC CE MODE DE TRANSPORT PRIMITIF — QUI SUBSISTE DANS DE NOMBREUSES RÉGIONS — L'EXPLOITANT, QUI DOIT PARCOURIR 10 Km. ALLER ET RETOUR POUR ALLER DE SA FERME A LA FORÊT, NE PEUT FAIRE QU'UN VOYAGE PAR JOUR.

peut être assuré qu'ils sont infiniment moins nombreux qu'on ne le prétend... à la ville. Combien de jeunes au moment de s'installer butent sur le même obstacle financier. Et le Crédit agricole ne pourvoit qu'à une faible partie des besoins.

« Que d'impatience ! » disent d'autres voix... « On fait ce que l'on peut, doucement, bien sûr ; mais petit à petit les choses se transforment dans les campagnes... Il n'est pas bon qu'il en soit autrement ; un excès de précipitation nuirait, au contraire. Le rythme industriel et le rythme agricole sont deux choses bien différentes, et il serait fou de vouloir introduire cette fièvre de changements, qui s'apparentent à la mode avec tout ce que cette dernière a de fugace, dans un secteur où la sagesse est la première des vertus. »

Le raisonnement n'est pas sans valeur. Il en est d'autant plus dangereux, car il tend à masquer des réalités très actuelles et à justifier un immobilisme qui a mis l'agriculture française dans une situation critique.

Les réalités sont les suivantes : il y a 30 millions d'Européens de plus à nourrir qu'en 1939. Il y a, en Afrique du Nord, une population qui s'accroît encore plus rapidement et que l'agriculture locale — faute d'une politique large et cohérente — alimente mal (c'est le cas en Algérie, en Tunisie, au Maroc, pour être précis). Il y a dans les divers pays d'Europe, en Allemagne, en Hollande, en Suisse, au Danemark, en Italie, en Belgique, en Angleterre — cette vraie repentie qui est en voie de redresser une agriculture jadis négligée — des efforts concertés *et suivis* pour donner à leur agriculture les armes dont elle a un impérieux besoin : des engrais, des matériels modernes, efficaces, *des tracteurs bon marché et de l'essence, du fuel, du gas-oil à bas prix* pour les faire marcher.

L'EFFORT DU MINISTÈRE ET CELUI DES FABRICANTS

Qu'avons-nous fait de notre côté ? Il n'est pas question de minimiser l'œuvre accomplie par le ministère de l'Agriculture. Il a fait ce qu'il a pu, avec des moyens souvent ridicules et le sentiment que les départements voisins le considéraient comme négligeable. C'est dans ce climat qu'il a poursuivi le remembrement, qu'il a développé un enseignement agricole, encore largement en retard du point de vue organisation et diffusion réelle, dans la masse paysanne, qu'il a — vainement — réclamé une politique à peu près cohérente de matériels, de tracteurs et de carburants adaptés les uns et les autres aux possibilités.

Si du côté matériels, répétons-le, les fabricants ont spontanément compris ce que les cultivateurs attendaient d'eux, que dire pour les tracteurs, comme en matière de détaxe ? Finalement on a laissé chacun construire son petit tracteur suivant ses goûts et ses capacités... et ce ne sont pas, tant s'en faut, les artisans qui ont le plus mal réussi. En revanche, d'une façon générale, les industriels qui ont daigné s'intéresser, parce qu'on les en suppliait bien humblement, à la fabrication des tracteurs ont assez remarquablement — et chacun toujours selon son génie propre — échoué.

Eh ! oui, les motoristes français trouvent le moyen de sortir, en gémissant qu'ils y perdent, des machines à essence de près d'un million de francs

DEPUIS CET ANCÊTRE DU TRACTEUR, UN TRACTEUR MAC CORMICK DE 1919 — QUI MARCHE ENCORE — DES PROGRÈS CONSIDÉRABLES ONT ÉTÉ ACCOMPLIS. SOUPLESSE, RAPIDITÉ, FACILITÉ DE LA MISE EN MARCHE ET DE LA RÉPARATION, POSSIBILITÉ DE MULTIPLES EMPLOIS : TELLES SONT LES CARACTÉRISTIQUES DES MODERNES TRACTEURS. MAIS DU POINT DE VUE DE LA ROBUSTESSE DU MATÉRIEL L'ANCÊTRE EST PEUT-ÊTRE ENCORE SUPÉRIEUR AU NOUVEAU MODÈLE.

AVEC LA MACHINE CI-DESSUS ON PEUT DRAINER UN TERRAIN, CREUSER DES TRANCHÉES POUR LA POSE DE CANALISATIONS D'EAU OU INSTALLER DES CABLES ÉLECTRIQUES. A GAUCHE, TARIÈRE MÉCANIQUE POUR PLANTATION D'ARBRES. CI-DESSOUS, DEUX MOISSONNEUSES-BATTEUSES.

quand un tracteur étranger, anglais, américain ou allemand, de force comparable (je ne dis pas de qualité, car elle est meilleure) est vendu *en France* 300.000 francs de moins, bien qu'il ait à supporter 30 % de droits de douane ! Si réellement on ne peut faire mieux, que ne sacrifie-t-on une fois pour toutes une industrie indéfendable et que n'ouvre-t-on notre marché aux concurrents qui ont sérieusement étudié leurs problèmes, ceux du paysan, les prix et la rentabilité de leurs machines ?

Qu'il y ait en France même quelques exceptions, on ne le nie pas. On citera par exemple le bon vieux tracteur de la Société française de Vierzon, un semi-diesel monocylindrique, à toute épreuve, terriblement inconfortable ; mais au moins économique, solide, facile à réparer et à entretenir, marchant au fuel, qui coûte 18 francs le litre. C'est le type même de la machine adaptée aux préoccupations paysannes. Chacun sait pourtant dans les campagnes que le tracteur moderne, jusqu'à 30 CV, est le tracteur à essence, parce que c'est lui qui répond le mieux aux besoins nouveaux, parce qu'il est souple au propre et au figuré, c'est-à-dire de conduite agréable et d'usage très varié tout en ne fatiguant pas le matériel qu'il tire. Il y avait une façon de répandre ce type, et une seule : abaisser substantiellement le prix de l'essence agricole. On l'a fait petitement, en rechignant beaucoup... Depuis le 1er décembre 1951 existe un nouveau système merveilleux de réduction de la taxe sur les combustibles liquides utilisés en agriculture. La réduction s'applique désormais à la quantité de combustible achetée par le fermier et non plus au type de matériel dont il se sert. Le dégrèvement s'élève à 16 francs par litre sur l'essence et à 12 francs par litre sur le gas-oil et le kérosène... On a prudemment ajouté : « dans les limites du crédit disponible ». Celui-ci étant de 8 milliards de francs, on peut penser que le cadeau est substantiel. Nous n'hésiterons cependant pas à écrire qu'il est insuffisant... et qu'il n'a d'ailleurs reçu jusqu'à présent aucune application, ce texte du 1er décembre n'étant pas encore en vigueur... (Probablement en vertu de l'argumentation exposée plus haut : ne pas aller trop vite... Or, si les travaux d'hiver nécessitent à coup sûr un moindre recours aux tracteurs, on ne saurait soutenir que leur emploi dût être prohibé pendant la mauvaise saison.)

LES DIFFICULTÉS RENCONTRÉES PAR LES EXPLOITANTS

Les indices ne manquent pas qui établissent le désir des paysans de moderniser leurs installations. Aussitôt après une récolte satisfaisante et lorsque les prix ont été rémunérateurs, les carnets de commandes se remplissent comme par miracle...

Prenons le cas d'un jeune qui cherche à s'installer. Il fait le compte du matériel qui lui est indispensable pour travailler son domaine. *Cela varie de 5 à 8 millions pour une exploitation moyenne.* En mettant bout à bout toutes les ressources disponibles il trouvera 4 millions. (Notez que si ces chiffres sont fantaisistes dans leur montant ils expriment tout de même une réalité en ce sens que les prix des matériels qu'on lui propose sont généralement trop lourds, compte tenu des amortissements possibles, d'une part, des disponibilités, d'autre part.) Le fabricant qui sortira pour 4 millions un matériel complet aura toutes les chances d'élargir considérablement sa clientèle. Il est certes très aisé de lever la difficulté dans un article. Dans la réalité, c'est moins commode. Certains fabricants s'y sont attaqués avec bonheur en améliorant et en développant des matériels « polyvalents » susceptibles de rendre les services multiples qu'exige le travail agricole. Il est peut-être hasardeux de prétendre qu'ils se substituent en tout aux multiples machines spécialisées.

Mais celles-ci sont le fait de trésoreries larges, inaccessibles aux bourses médiocrement garnies de 75 % des agriculteurs français. Ce sont ces 75 %

CE DISTRIBUTEUR D'ENGRAIS, D'UNE LARGEUR DE 4 MÈTRES, EXÉCUTE RAPIDEMENT UN TRAVAIL NAGUÈRE TRÈS LENT.

d'exploitants toujours « restés sur la touche », comme dit un peu vulgairement mais de façon expressive le langage sportif, qu'il s'agit aujourd'hui d'amener à la mécanisation et à la motorisation.

On parle abondamment ces temps-ci de productivité. Elle pourrait même, à la faveur de quelque plan vert, devenir d'une actualité brûlante. Or la productivité agricole ne se prêche pas. Elle se prouve.

Comment ! Vous prétendez vanter les vertus de la motorisation ? Ne vantez rien. Mettez en vente *des tracteurs qui ont fait leurs preuves*, à un prix convenable, et distribuez un carburant à un prix qui ne rende pas absurde l'utilisation de ce tracteur.

Vous dites : il faut marner, désherber, assainir les étables, drainer, combattre les maladies dans les vergers, etc. Signez des contrats avec les associations de cultivateurs. Elles existent, le matériel lui-même est là, sur place, le désir de travailler ne manque pas non plus ; mais, individuellement, le paysan ne peut rien dans le cas de travaux qui souvent intéressent en revanche une commune entière.

CE LANCE-FLAMMES PERMET DE DÉSHERBER ENVIRON 2.500 MÈTRES CARRÉS A L'HEURE, AVEC UNE CONSOMMATION DE MOINS DE 3 LITRES DE PÉTROLE.

GRACE A CETTE BARATTE MUE ÉLECTRIQUEMENT, IL EST POSSIBLE D'OBTENIR DU BEURRE PAR UN PROCÉDÉ NOUVEAU : CELUI DE LA PULSION DE L'AIR.

DE CES DEUX MOTOCULTEURS, L'UN RELATIVEMENT LÉGER — IL NE PÈSE QUE 80 KILOS — INTÉRESSERA PLUS SPÉCIALEMENT LES AMATEURS DE JARDINS ; LA PUISSANCE DU SECOND LE REND MIEUX APPROPRIÉ AUX GROS TRAVAUX DES CHAMPS.

CI-DESSUS, VOICI UN NOUVEL APPAREIL QUI, FONCTIONNANT AU PÉTROLE, EST DESTINÉ A LA LUTTE CONTRE LES GELÉES. LE CHAPEAU RENVOIE DANS LE SECTEUR A PROTÉGER UN RAYONNEMENT INFRA-ROUGE. CI-DESSOUS, UN ROTORATOR QUI EST UTILISÉ POUR LE DÉBROUSSAILLEMENT DANS LES LANDES.

CETTE CHARRUE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE A PERMIS D'EXÉCUTER DANS LES LANDES, DANS UN TEMPS TRÈS BREF, DES TRANCHÉES PARE-FEU, L'UNE DES PROTECTIONS LES PLUS EFFICACES CONTRE LA PROPAGATION DES REDOUTABLES INCENDIES EN FORÊT.

LES MOTOCULTEURS ET LES TRACTEURS LÉGERS SONT TRÈS MANIABLES ET PROPRES A MAINTS USAGES. CI-DESSOUS : UN BON VIEUX ET SOLIDE TRACTEUR ACTIONNE UNE BATTEUSE.

POLYVALENCE ET INSTRUMENTS PORTÉS SONT A L'ORDRE DU JOUR. MAIS QUAND FERA-T-ON UN SYSTÈME DE PORTAGE UNIVERSEL ? CI-DESSOUS, LES POUDRAGES INSECTICIDES PAR AVION SONT DE PLUS EN PLUS UTILISÉS SUR LES GRANDS ESPACES

LOCARNO... LUGANO...

VISIONS DU TESSIN

« LÀ, TOUT N'EST QU'ORDRE ET BEAUTÉ LUXE CALME ET VOLUPTÉ »

PAR SAUBADE J. LEVEUF

POUR le voyageur arrivé de Paris après une nuit de chemin de fer, Locarno, se reflétant dans l'émeraude du lac Majeur, fait instinctivement résonner à l'oreille le somptueux poème de Baudelaire. Une luxuriante végétation qui s'épanouit aux lumières d'un soleil quasi éternel ajoute encore au rapprochement poétique et musical.

Allons d'abord nous placer sous la protection de la Madonna del Sasso, dont la chapelle se dresse au sommet du rocher dominant la ville. L'intérieur de l'édifice disparaît sous une multitude *d'ex-voto* : peintures naïves et émouvantes, cœurs d'argent luisant dans l'ombre. Une fresque du XVI^e^ siècle, dans la manière de Bramantino, étale sa splendeur, et des scènes de la vie du Christ, en bois sculpté et peint du XV^e^ siècle, aiguisent déjà notre appétit de beauté. En redescendant, les plafonds sculptés gothiques du château, qui s'enorgueillit de siècles d'histoire, nous retiendront, ainsi que des objets funéraires de fouilles, en verrerie, datant du premier siècle. De fragiles et délicates colombes y ont été retrouvées intactes, préfigurant le signe sous lequel se déroulèrent ici des conversations restées fameuses...

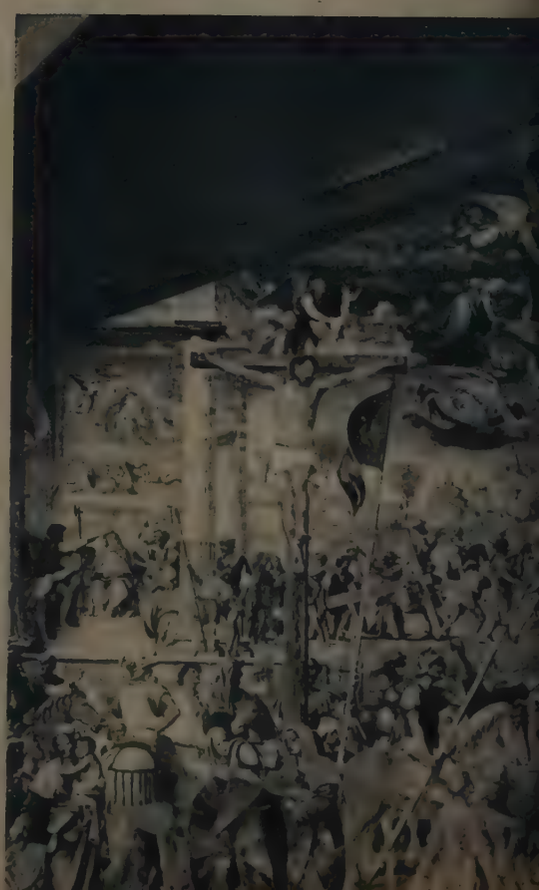
« LOCARNO, SE REFLÉTANT DANS L'ÉMERAUDE DU LAC MAJEUR ». — A DR. : FRESQUE DE LUINI, A SAINTE-MARIE-DES-ANGES DE LUGANO.

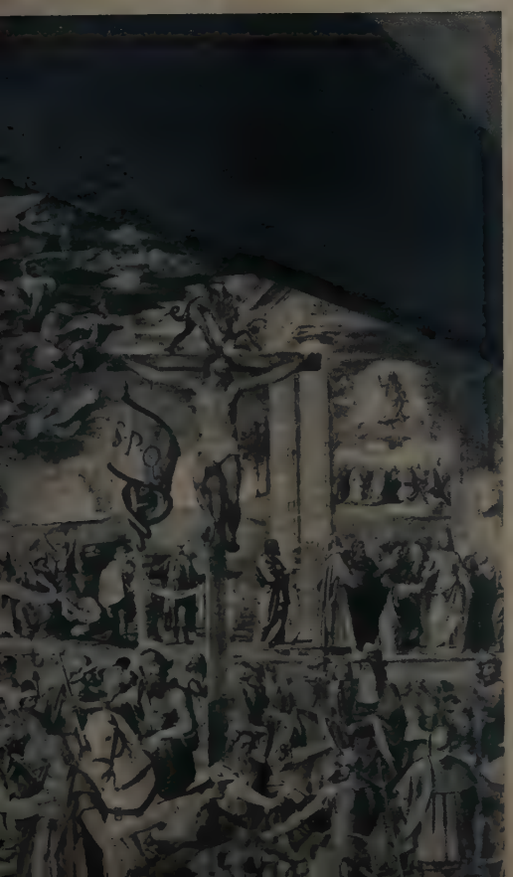
Sur le fronton du porche l'emblème des Visconti rappelle l'époque de la domination milanaise, tandis que les voûtes romaines de San Vittorio de Muralto évoquent les rivalités de Scipion et d'Hannibal.

IL règne au centre de Locarno une grouillante et pittoresque animation à laquelle il est agréable de se mêler, car elle reste toujours de bon ton. Le Tessinois est poli, réservé, respectueux de ses hôtes. Sur la place à la courbe gracieuse, entourée de ses maisons à arcades, des marchands offrent les produits de leurs petites industries : succulentes glaces, amusants *zoccoli*, dont se chaussent les indigènes, enfin cette extraordinaire variété d'objets en vannerie, dont les *gerli*, sortes de hottes en forme de gracieux cornets.

Avant que tombe la nuit, le *vaporetto* nous invite à faire le tour des vieux ports qui s'égrènent le long de la côte : Ascona, le Saint-Tropez du Tessin ; Brissago, sévère au milieu des cyprès centenaires ; Rocco, voisin de l'Isola de Brissago, enfoncé dans les véroniques, les roses, les géraniums, éphémère patrie des couples amoureux.

Alentour s'agglomèrent en villages les maisons





CES MAISONS PITTORESQUES ET FLEURIES INVITENT A COULER D'HEUREUX JOURS AU VAL MAGGIA.

paysannes et leurs cours intérieures. Les murs et les toits, bâtis de la même pierre, leur donnent un aspect bien astiqué, comme peint. Les épis de maïs et les manoques de tabac séchant au soleil, sous les arcades, leur font une parure en guirlande.

Cette partie du canton bénéficie d'un climat tempéré au point qu'on y cultive la vigne, le figuier, le grenadier et le mûrier pour l'élevage du ver à soie.

Et c'est presque sans transition qu'au départ de Bignasco pour le val Bavone nous traversons de hautes vallées alpestres, comme celle de la Maggia, qui se précipite vers le lac en cascades impétueuses ou solennelles pour atteindre la région des larges châtaigniers, des sapins, des lacs, des neiges éternelles, jalonnée de villages éloignés et de vieilles églises retirées dans leur solitude.

Revenant à des horizons moins sévères, avant de quitter Locarno, « panier de fleurs incliné sur les flots », accordons-nous encore un bain lénifiant dans les eaux reposantes du lac, à deux pas d'un joyeux parc d'attractions.

Il ne faut guère plus de trois quarts d'heure pour se rendre à Lugano, bâti en fer à cheval, flanqué de part et d'autre des monts San Salvatore et Bré. On se trouve ici au gros point de chute de tout le Tessin. Le monde entier s'y donne rendez-vous et lui confère, à la saison, un caractère cosmopolite qui n'altère cependant en rien le sien propre. La ville est étendue, claire, miroitante, sillonnée de tramways rapides et propres. De confortables hôtels à l'accueil raffiné, admirablement situés face au lac, dans les arbres et dans les fleurs...

La cité s'est ramifiée autour d'un noyau central. Un luxueux Lido et sa plage, un parc national sous les fleurs, avec ses allées soignées et ombragées, offrent au voyageur un lieu idéal de calme et de repos, si les longues excursions ne le tentent pas.

Ici les bords du lac sont plus abrupts et les villages de pêcheurs, Gandria en particulier, semblent cloués à flanc de coteau. Plus loin, Campione, enclave italienne, se signale par la charmante église de la Madonna dei Gherli, qui abrite des fresques du XV[e] siècle. Là-bas, Melide, Bissone, Morcotte enfin, dominant de sa splendeur un paysage d'une admirable simplicité. Comment refuser l'escalier de Santa Maria del Sasso, qui monte au ciel ? On se priverait du même coup d'admirer ses fresques étonnantes de fraîcheur et d'invention. Ne laissons pas la coupole de Saint-Antoine-de-Padoue, son clocher, ses sculptures baroques, et ajoutons foi à la légende qui veut que chaque année, le 2 novembre, se rassemblent dans le cimetière voisin les morts ensevelis au loin. A Morcotte encore, le musée Rieder rassemble avec un goût exquis des trésors d'art roumain, russe et grec. Une table dressée pour un festin de paysans magyars scrupuleusement reconstitué nous fait revivre un instant l'époque de fantastiques agapes.

Avant de reprendre, au coucher du soleil, le *vaporetto* silencieux qui va à peine rider le miroir du lac, regardons Figino et Ponte Stresa comme émergeant d'un étang.

Qu'elles sont charmantes les flâneries du matin dans le vieux Lugano, par ses rues à arcades, animées et pittoresques ! Tout fait envie aux étalages ! Les fruits, les légumes, le poisson y sont d'une fraîcheur et d'une qualité exceptionnelles. Au cours de la promenade surgit la vieille cathédrale dans sa somptueuse façade Renaissance, alors que Sainte-Marie-des-Anges nous surprend par sa rudesse franciscaine, tandis que la large et haute fresque dont Bernardo Luini a recouvert le mur qui sépare la nef du chœur nous retient.

A chaque coin des rues, intimes et closes, une fenêtre, le dessin d'un balcon, une porte sollicitent notre ravissement, et le mélange harmonieux de ces pierres et de cette généreuse végétation recrée un climat d'une douceur de vivre qu'on croyait oubliée, inoubliable désormais.

A tous ces privilèges Lugano ajoute encore de véritables régals pour l'histoire des arts plas-

DE HAUTS MURS NUS, LA VERDURE SOMBRE DES CYPRÈS... C'EST BRISSAGO.

NON LOIN DE LUGANO, TESSERETE ÉLÈVE SON ÉLÉGANT CAMPANILE.

tiques. Le clou, pour ainsi dire, en est cette galerie privée de la villa Favorita, si bien nommée, propriété de la famille Rohoncz. Une immense allée bordée de cyprès et dallée de larges pierres rouges conduit à ce palais de rêve à travers un jardin étalé le long du lac, véritable musée lui-même de plantes, de fleurs, d'arbres aux essences exceptionnelles. Une véritable fête des yeux et de l'esprit. L'arrangement y est tel que le chef-d'œuvre ne nous y écrase pas. On a la sensation d'être reçu par des amis fastueux, certes, mais simples, soucieux de toutes les merveilles accumulées pour la plus délicate satisfaction de votre goût. Des galeries aux élégantes proportions donnent sur de petites pièces intimes, meublées, parées, fleuries, marquant une présence de tous les instants. Il ne saurait être question de dresser un catalogue de cet ensemble. Qu'il suffise de dire que les écoles italienne, hollandaise, allemande, espagnole et française y sont représentées avec une variété et un goût d'un rare bonheur. Que préférer ? Cette *Madone* du maestro Paolo ou ce dramatique Titien ? Ce *Saint Antoine* tourmenté, de Jérôme Bosch, ou ce lumineux *Portrait de jeune fille*, de Vermeer ? Lequel choisir de ce puissant *Henri VIII*, d'Holbein, ou de cette mallarméenne *Nymphe*, de Cranach ? Et Ribera ? Et le Greco ? Goya ou Velasquez ? Si l'école française est moins largement représentée, bien que Boucher et Watteau y figurent prestigieusement, il semble que ce *Paysage de rivage idéal*, de Claude Lorrain, avait sa place toute marquée ici...

Les yeux cillent à ce feu d'artifice !

Ne quittons pas Lugano sans une petite visite à Tesserete, sur la route du Cenere, avec son élégant campanile romain et les grappes de villages qui l'entourent.

Tout ce Tessin, l'accueil des gens et des choses, l'air qui y flotte, le calme naturel et vivifiant dispensé au corps et à l'esprit, cette subtile sympathie d'âme enfin font que le quitter laisse un amer regret. Il n'est pas jusqu'au souvenir donné à une cuisine savoureuse arrosée de ce spirituel petit vin de Mezzana qui n'ajoute au désir de revenir et de redire avec George Sand (qui s'y connaissait) : « Devant ces bassins alpestres le peintre et le poète sont comme des gens ivres auxquels on offrirait l'empire du monde. »

ASCONA, VIEUX PORT SUR LE LAC MAJEUR, OU LES BARQUES TANGUENT DOUCEMENT AU RYTHME DES VAGUES.

CI-DESSUS, A G. : MM. CHARLES BRUNE, EMILE ROCHE, BONNEFOUS ET ANDRÉ MORICE ; A DR. : M. MILHAUD, HISTORIOGRAPHE DU PARTI, ET Mme FERMENT. CI-DESSOUS, A G. : M. DALADIER ET Mme PANHALEUX ; A DR. : MM. A. MORICE, BOURGÈS-MAUNOURY ET G. LAFFARGUE.

LE PARTI RADICAL A FÊTÉ SON CINQUANTENAIRE

LE PRÉSIDENT HERRIOT ÉVOQUE LE PASSÉ... ET M. EDGAR FAURE, LES PROBLÈMES ACTUELS.

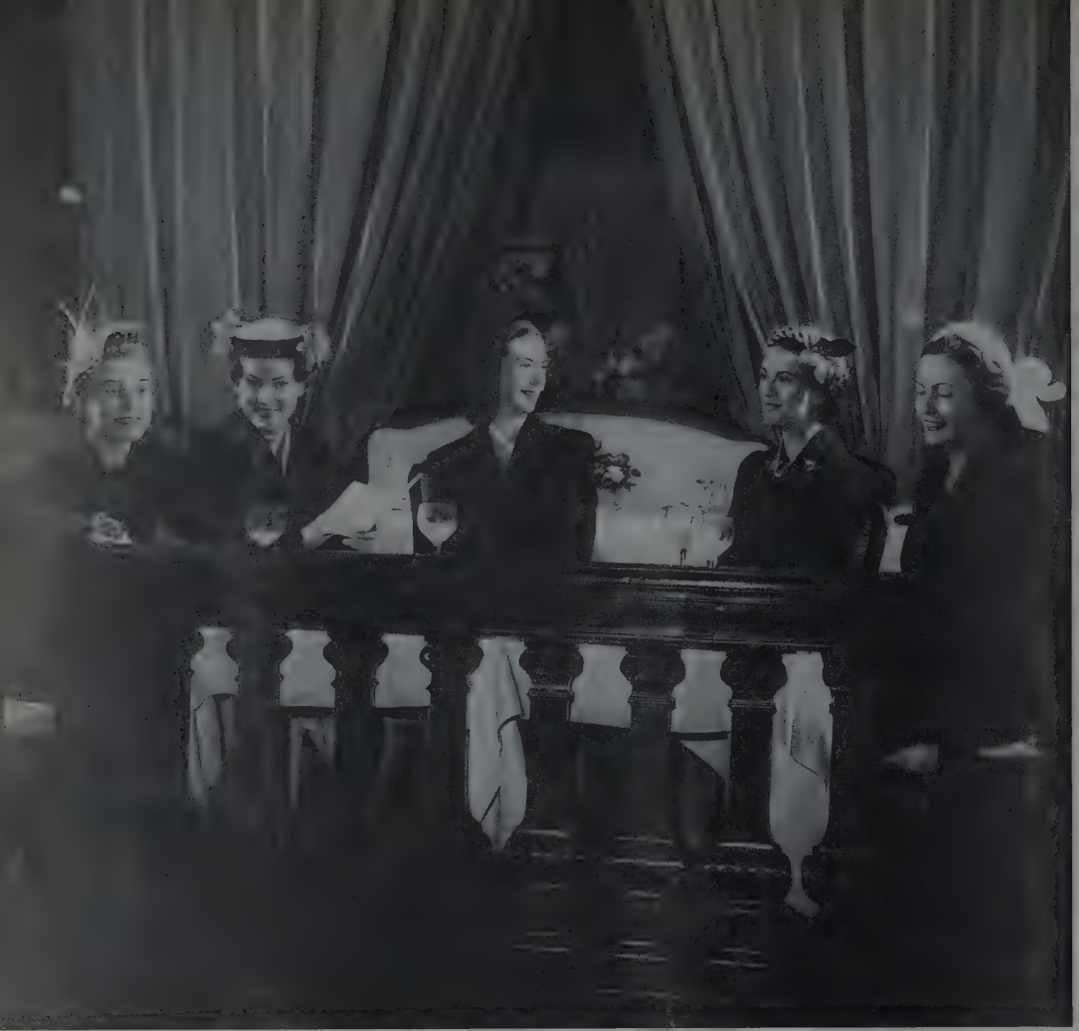
DANS un grand restaurant de la rive gauche le parti radical a fêté récemment le cinquantenaire de sa fondation. La cordialité et la bonne humeur présidaient à ces familiales agapes où ministres en exercice, M. Edgar Faure en tête, anciens ministres, parlementaires, présidents de fédérations, militants et militantes entouraient affectueusement leur chef respecté, le président Herriot.

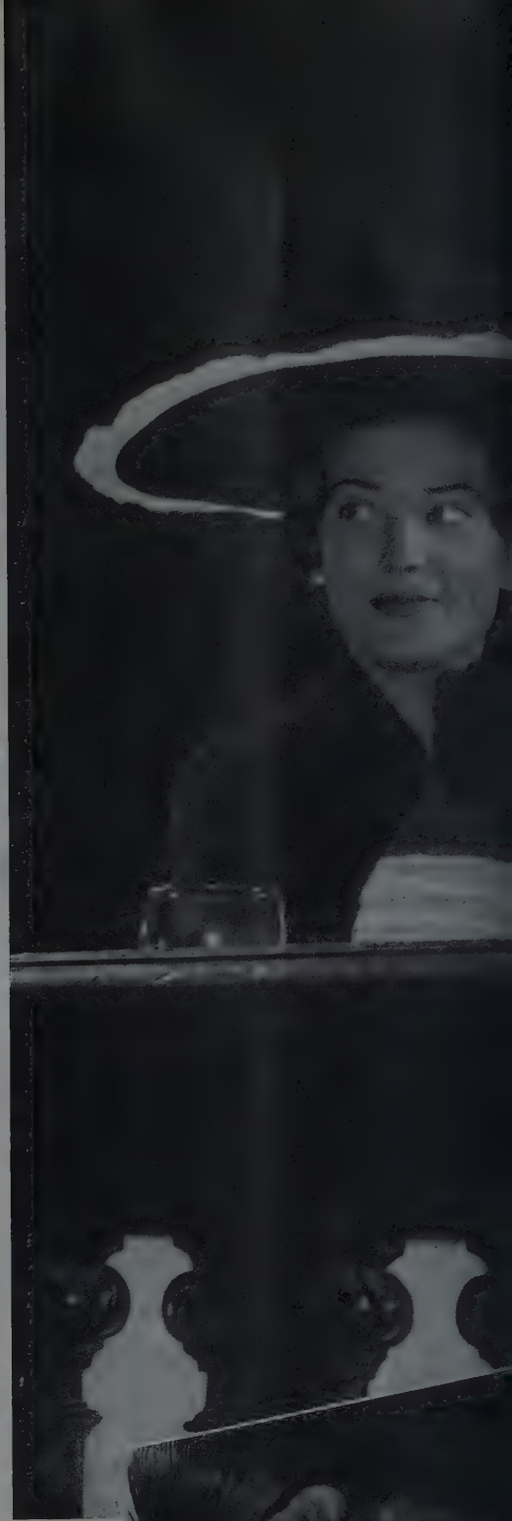
A l'heure des discours, le président de l'Assemblée nationale, qui durant ce demi-siècle a mis son talent, son savoir et ses forces au service d'un parti dont il porte encore en dépit du poids des ans allégrement le drapeau, égrena ses souvenirs de militant à coups d'anecdotes, d'évocations historiques et de portraits brossés avec autant d'humour que de couleur.

De Camille Pelletan, « ce ministre méconnu qui eut l'intelligence de prévoir le rôle du sous-marin », à Georges Clemenceau, « dont le dévouement à la patrie était sans conditions », et à Léon Bourgeois, « pionnier de l'organisation internationale de la paix », il fit ainsi revivre maintes des figures politiques dont les radicaux vénèrent la mémoire. « Ces hommes, dit-il, si divers et d'une personnalité si accusée, avaient cela de commun qu'ils ne séparaient jamais l'intérêt de la patrie de celui de la république. »

A travers les succès et les vicissitudes de la vie publique ce mot d'ordre reste celui du parti radical, « sans lequel l'histoire politique contemporaine ne serait pas compréhensible », et qui, après avoir fourni nombre de chefs de gouvernement à la France, s'honore de voir l'un des siens assumer encore les lourdes charges du pouvoir en des heures particulièrement difficiles.

CI-DESSUS : M. QUEUILLE, LE GARDE DES SCEAUX ET Mme MARTINAUD-DEPLAT, M. ANDRÉ MARIE. CI-DESSOUS : MM. MONNERVILLE ET MARTINAUD-DEPLAT, Mme THOME-PATENOTRE.





De gauche à droite : Mme Minassian (ROSE VALOIS), Mlle d'Estainville (JANE BLANCHOT), Comtesse B. d'Oncieu de Chaffardon (PAULETTE), Mlle de Lassuchettes (MAUD ET NANO), Mme Buhan (PAULETTE). Ci-dessous, de gauche à droite : Mmes Viney (GILBERTE ORCEL), Ouvrier (DENISE CHABAUD), Mlle Schul (CLAUDE SAINT-CYR), Mme Lecasble (SUZANNE TALBOT).

Voici d'abord

LES CHAPEAUX

PAR MARCEL IDZKOWSKI

L'HIVER. La neige. C'est précisément l'époque à laquelle nos modistes présentent leurs collections de printemps. Nous admirons ainsi les capelines de paille que nous retrouverons aux Drags !

Il est généralement admis qu'un homme peut décemment assister aux collections de la couture, mais son arrivée chez une modiste provoque des « mouvements divers » ! En quoi un gentleman s'intéresserait-il à des « bibis » ? Qu'il se contente d'en offrir à sa compagne et de régler la facture.

Pour ne pas m'attirer l'ironie des modistes j'ai résolu le problème et, tel Lagardère, je ne suis pas allé voir les collections... puisqu'elles venaient à moi ou, plus exactement, chez Maurice Carrère. Nous avions en effet demandé à notre ami Jean de Faucon de consulter son livre d'adresses et de choisir de charmantes jeunes femmes ou jeunes filles du monde qui — pour un soir — se transformeraient en mannequins. Il vous suffira d'un coup d'œil sur ces deux pages pour admettre que la mode française ne pouvait être plus aimablement représentée.

N'attendez pas de moi des détails techniques, je ne puis vous donner que mon opinion d'homme, et si au passage je fais étalage d'érudition... c'est évidemment que l'on m'a soufflé les « tuyaux ». J'ai particulièrement aimé le « Pinerolo » de Maud et Nano (taffetas écossais noir et blanc, garni de citrons, voilette noire), le béret de satin gris et rose de Claude Saint-Cyr, le « Bibi » bleu pâle de Gilbert Orcel, le « Chat », de Denise Chabaud (bakou blanc garni de gros grain gris avec deux ailes blanches et une voilette grise mouchetée blanche, ah ! mais...), un béret de Rose Valois avec des coccinelles... et je pensais surtout que nos modistes avaient bien raison de s'occuper des petites têtes de nos femmes, car la guerre avait provoqué un laisser-aller contre lequel il était temps de réagir. Même si je devais encourir la désapprobation de quelques belles, j'estime qu'un *ladies-agreement* devrait définitivement régler la question : une femme, après vingt-cinq ans, ne doit plus sortir sans chapeau ! Le matin, pour faire ses courses, passe encore... mais aux expositions, aux cocktails, aux réceptions les femmes non chapeautées (heureusement de plus en plus rares) se font remarquer par cette absence de couvre-chef. Et le soir au théâtre n'imitez pas Mme Steve Passeur, mesdames, et arborez des chapeaux du soir petits, petits... pour qu'il nous soit donné, si vous êtes devant nous... d'apercevoir quand même un petit bout de décor !

P. S. — Il est bien entendu que les dames qui n'ont plus vingt-cinq ans mais les paraissent échappent à mes commandements.

Mlle d'Estainville (à gauche) porte un feutre noir (JANE BLANCHOT) avec dentelle de paille blanche et gants assortis. Mme Minassian, coiffée par SUZY : paille blanche garnie de gros grains marine.

CHAPEAUX DE PLUMES

JEAN D'ESTRÉES a créé pour le soir (théâtre et petits dîners) ces chapeaux de plumes... discrets et parisiens portés à ravir par Mmes Mony Dalmès, de la Comédie-Française, et Madeleine Sologne.

POUR LE SOIR

ET BIENTOT LES ROBES

L'OPINION DE DENIS MARION

SUR « LA PASSION DE JEANNE D'ARC » ET « LA VÉRITÉ SUR BÉBÉ DONGE »

Le cinéma d'essai a eu la bonne fortune d'obtenir un tirage neuf d'après le négatif original du beau film de Carl Dreyer. Il est possible de voir et de revoir celui-ci dans l'admirable éclat de la photographie de Rudolf Mathé, la plus belle sans doute que cet opérateur ait jamais signée. Une sonorisation acceptable est assurée par de la musique classique. Bref, nous avons là une des grandes œuvres du cinéma dans sa fraîcheur originelle, à une réserve près : les images sont projetées à la cadence du parlant, et non du muet.

J'ignore quelles sont les réactions d'un spectateur qui prend contact pour la première fois en 1952 avec *la Passion de Jeanne d'Arc,* tournée en 1928. Voici ce que cela donne de la revoir à vingt-quatre ans d'intervalle. Tout d'abord on est frappé par le point auquel le cinéma, à l'époque, aspirait à la parole. Il la réclamait doublement : d'abord d'une manière positive, en l'évoquant par tous les succédanés à sa disposition : sous-titres, mimique, articulation visible des lèvres ; ensuite d'une manière négative, en se précipitant, faute d'être soutenu par l'armature logique du langage, dans une surenchère plastique (je songe, par exemple, au montage accéléré qui doit exprimer la peur de Jeanne devant la torture et qui est devenu pour nous gênant dans ce film d'autre part si dépouillé).

En revanche, le parti pris du gros plan adopté par Dreyer demeure valable. Sans doute pourrait-on imaginer une technique plus souple dans les raccords : n'oublions pas que c'était alors, et que cela demeure toujours, une expérience révolutionnaire. Elle est justifiée en l'occurrence par le sujet, et l'on peut en imaginer d'autres auxquels elle s'appliquerait avec autant de bonheur. D'ailleurs quand Dreyer se mêle de composer des champs d'ensemble, son goût de l'image expressive s'y affirme aussi bien. Le brouhaha de l'installation du tribunal ecclésiastique, au début, est un tableau de maître qui rend inutiles toutes les expositions, tandis que les cadrages baroques qui arrachent aux visages un trait expressif se succèdent avec un bonheur constant.

Il n'en reste pas moins que la valeur essentielle du film réside dans l'interprétation de Falconetti. Sauf erreur, c'est le seul rôle important qu'ait joué à l'écran cette grande actrice, qui n'a pas connu la gloire pour avoir, semble-t-il, sacrifié sa carrière à sa vie privée. Il suffirait à la mettre au tout premier rang : le grand talent et l'énorme prestige d'Ingrid Bergman ne supportent même pas la comparaison. Desservie par son physique, ne disposant que d'une gamme réduite d'expressions, jouant avec une sobriété ascétique, Falconetti a réussi à être Jeanne.

Au même programme figure un excellent court métrage sur les peintures de Léonor Fini : *la Légende cruelle.* Le monde fantastique de cette artiste est photogénique et fait souhaiter qu'elle collabore plus directement à la réalisation de films ; elle serait une décoratrice ou une costumière toute désignée pour un scénario qui ne se passerait pas dans la réalité.

A-t-il suffi de crier à la mort du cinéma français pour provoquer sa résurrection ? Sans doute n'avons-nous pas vu éclore de chef-d'œuvre, mais après *l'Amour, madame,* cette charmante comédie, voici un film dramatique qui présente les mêmes qualités de travail consciencieusement fait.

Signalons tout de suite son plus grave défaut, dont d'ailleurs la responsabilité ne lui incombe pas, car il se trouve dans le roman de Simenon, et un scénariste de génie seul aurait réussi à l'escamoter. Admettons qu'après dix ans de mariage une femme, jeune, belle, riche, ayant un enfant, ne trouve d'autre moyen de se défendre contre la muflerie tyrannique de son mari que de l'empoisonner. Encore faut-il qu'il y ait, je ne dirai pas une raison, mais un prétexte ou une occasion pour qu'elle commette cet acte à ce moment-là plutôt que six mois avant ou six mois après : c'est ce qui manque dans le film comme dans le roman. Jusqu'au bout le spectateur non averti attend avec confiance qu'un retour en arrière lui donne le mot de l'énigme, et il n'est pas trop déçu de ne pas avoir satisfaction, car la force dramatique du dénouement balaie tout : félicitons Aubergé comme Decoin d'avoir eu le courage d'expliquer sans ambiguïté que si le mari se met sinon à aimer la femme qui a voulu le tuer, du moins à être fasciné par elle, celle-ci au contraire a liquidé définitivement par son geste la passion malheureuse qu'elle avait pour son époux.

Les scènes de la clinique sont remarquables : décidément, ce cadre et cette atmosphère inspirent nos cinéastes. Nous ne sommes pas devant le simulacre d'un empoisonnement, mais devant sa réalité médicale.

Jean Gabin ajoute une parfaite création de plus à sa collection : rien que la différence entre le masque du don Juan homme d'affaires et du vieil homme agonisant appartient au grand art. Danielle Darrieux, fort adroite, est un peu froide : je sais bien que son rôle l'exigeait. Mais dans *l'Affaire Paradine,* derrière une impassibilité aussi grande, Alida Valli parvenait à donner l'impression qu'elle était capable de tuer un homme.

L'« ANTIGONE » D'HONEGGER A L'OPÉRA

PAR ROBERT KEMP

Arthur Honegger, dont on vient de fêter le soixantième anniversaire, mais dont le génie avec toute les richesses de l'automne garde ses sèves de mai et des promesses généreuses a d'abord écrit, il y a presque trente ans, une musique de scène. C'était à l'Atelier, le 20 décembre 1922. Un si beau sujet, du Sophocle refait en taille directe, à coups de marteau, le hanta cinq ans encore. Il en fit un drame lyrique qui fut représenté à Bruxelles en 1927 et joué à Paris en 1943... Temps de l'occupation. Nous étions quelques uns à éviter l'Opéra. L'*Antigone* de M. Jean Cocteau, je la connais sais bien. La partition d'Honegger, point du tout. Elle m'a un peu surpris. Il a, dit-on, une préférence pour elle. Il en a fait une sorte de croquis brutal, fougueux, herculéen... Mettons « eschylien », s'il vous plaît. Eschyle nu, sans joyaux, les muscles gonflés et les orteils crispés.

M. Jean Cocteau parlant de ses tragédies-éclair, tantôt les appelle des « contractions » de Sophocle, tantôt les compare à des photographies de paysages grecs prises en aéroplane. « A vol d'oiseau, de grandes beautés disparaissent, d'autres surgissent... » Cela est très vrai de son *Œdipe roi,* de son *Antigone.* Une fois il a médité un peu plus longtemps sur son modèle, et au lieu de le contracter il l'a développé. D'où *la Machine infernale,* qui est un chef-d'œuvre. *Antigone,* c'est bien un comprimé. Les cinq actes réduits à un long acte, galopant, haletant, frénétique.

Les personnages de Sophocle, tirés de leurs antiques légendes, arrachés à leurs origines sauvages et barbares par le plus harmonieux des tragiques grecs, sont replongés par M. Cocteau dans la sauvagerie. Honegger, qui sait toute la musique mais qui aime osciller de l'art savant au primitif, s'est plu à ce Créon vociférant, qui me fait songer à un fétichiste ivre de vin de palme, à un sorcier vaudou pressé d'accomplir sur le corps tendre d'Antigone les rites d'égorgement ou aux cris et aux trépignements du *Sacre du printemps.* Antigone a des répliques rapides, spasmodiques, telles que les demandes du tyran lui en fournissent les rythmes inégaux, crispés. La déclamation de adversaires se chevauche. Créon n'attend pas de comprendre. Il est en avance de quelques croches et superpose son chant furieux à celui d'Antigone rugissante... Tout est dessin rythmique. Vous entendez la scansion des paroles, un chapelet d'iambes, de trochées, d'anapestes soutenus par les archets, des éclats de cuivres, des boum de batteries. Et cette déclamation est juste, vivante, dramatique, mais ne cherche guère à vous pénétrer de la pointe d'une mélodie, à vous enlacer dans une courbe... Il semble cependant qu'on n'ait là que la moitié de la musique, le rythme, le « cœur » si l'on veut de la musique, mais

LE BANNI
S ILES »
CAROL REED

KÉRIMA, LA BELLE VEDETTE DU « BANNI DES ILES », ASSISTAIT A L'OPÉRA AU GALA DE PRÉSENTATION DE SON FILM. — CI-DESSUS : AVEC MICHELINE PRESLE ET AVEC SUZY CARRIER, A GAUCHE.

ÉRIMA ÉTAIT ACCOMPAGNÉE DE Mme CAROL REED (A G.) ET DU ODUCTEUR DU FILM INSPIRÉ DE LA NOUVELLE DE J. CONRAD.

on la chair, non les courbes du corps, non la plastique du geste. Les beaux moments, à mon goût, ce sont les chœurs. Non des chœurs hommes, comme dans Sophocle. Mais les femmes de Thèbes, endant que les guerriers veillent encore aux sept portes, assistent au uel du tyran et de la rebelle, et quand enfin ces tristes voix écha- udent une construction musicale l'oreille et l'esprit se préparent à ne fête... Joie que le musicien, ascète opiniâtre, lui accorde à regret suspend brutalement. Un beau contrepoint s'amorce, une promesse fugue s'esquisse. Et, impatient, il jette les matériaux, renverse les urailles. Le mouvement esquissé s'évanouit en poussière... Il refuse ême la péroraison qu'on pouvait attendre. Sans doute Sophocle et . Cocteau ne lui fournissent-ils pas un ample épilogue. Mais ici, sur vaste scène, Créon à genoux près du cadavre d'Hémon... Ah ! Bach, ère Bach, vous n'auriez pas manqué l'occasion, vous qui éleviez des thédrales sonores à chaque « stop » des Evangiles ! Créon a trois davres sur la conscience : Antigone, Hémon et la reine Eurydice. insi les dieux châtient sa démesure, son orgueil et ses « lois » gueilleuses. C'est une leçon pour le peuple de Thèbes, pour la Grèce, our l'humanité... Qui serait plus capable qu'Honegger d'élargir le ns de la tragédie et de faire ramper les voix épouvantées des umains sous le chant terrible des dieux ?

N'importe, il est ridicule de rêver une autre partition que celle qui ous est offerte où, comme faisait Faguet, de « refaire » les pièces. *ntigone*, puissante ébauche où l'orchestre n'est vraiment qu'un pport sur lequel passent les reflets et les ombres du chant, se verbèrent les gestes et les voix, porte la griffe d'Honegger. S'il s'agit « préférer », je ne la préfère certes pas à l'admirable *Jeanne au ûcher* qui complète le spectacle, que dis-je ! qui est l'essentiel, la asse et la splendeur du spectacle... Ici quelle variété, de la grandeur l'humour, de la mystique à la caricature et du divin au familier ! *anne au bûcher* est une des plus belles choses qu'on puisse voir et ntendre au théâtre, l'un des orgueils de la musique contemporaine ! exécution, sous la baguette de M. Fourestier, s'est encore améliorée. 'est la perfection ! chœurs, orchestre, solistes... et, au centre, la erveilleuse statue drapée, la martyre blanche : Mlle CLAUDE NOLLIER.

Pour *Antigone* l'interprétation vocale est remarquable. M. Beckmans t un tonnerre ; il articule, il chante juste, il a des gestes nobles. ocalement, sinon plastiquement, Mme Hélène Bouvier est une admi- ble Antigone ; M. Noguéra est Hémon avec force et une belle aîcheur de timbre. En Ismène Mme Ricquier ne mérite que des éloges.

L'OPINION D'YVES GANDON
SUR « LA TÊTE DES AUTRES »

C'EST la tête froide qu'il convient de juger cette *Tête des autres*, la nouvelle pièce de Marcel Aymé, au théâtre de l'Atelier. Le succès de rire et de scandale lui est promis. L'un pouvait-il aller sans l'autre ? Franchement, je le crois. Le grand danger couru par le satirique est toujours d'aller au delà de son propos même, et comment s'en préserverait-il dans la plupart des cas puisque la règle du jeu consiste d'abord dans le grossissement du trait ?

Marcel Aymé, au départ, a voulu tracer une caricature vengeresse des juges, sinon de la justice. Rabelais, Racine... et le Brieux de la *Robe rouge* s'y étaient attaqués avant lui. Mais l'auteur de *la Jument verte* n'a jamais été un observateur impassible ni un humoriste à la Swift. Aussitôt ses personnages posés, il les porte à l'extrême de leur nature ; de leurs pensées les plus secrètes il fait des actes. Ce n'est plus un monde réel qui nous est présenté, mais la possibilité d'un monde où, çà et là, s'accroche un lambeau de réalité dans une sarabande de fantoches. Au prix du Marcel Aymé de *la Tête des autres* le Mirbeau des *Affaires sont les affaires* apparaît je ne dirai pas comme un petit garçon, mais comme un dramaturge bien sage, attaché à une reproduction fidèle de la société qu'il prétendait flageller. Est-il vrai ce procureur Maillart qui, au retour des assises, se réjouit d'avoir obtenu « à trente-sept ans sa troisième tête » ? Oui, peut-être, avec quelques nuances dans la manifestation de sa joie et dans les compliments exorbitants de ses amis. Où il cesse d'être vrai, où il choque et détonne, c'est lorsqu'il va dans la chambre de ses très jeunes enfants leur annoncer la « bonne nouvelle ». D'un bout à l'autre de la pièce il en sera ainsi.

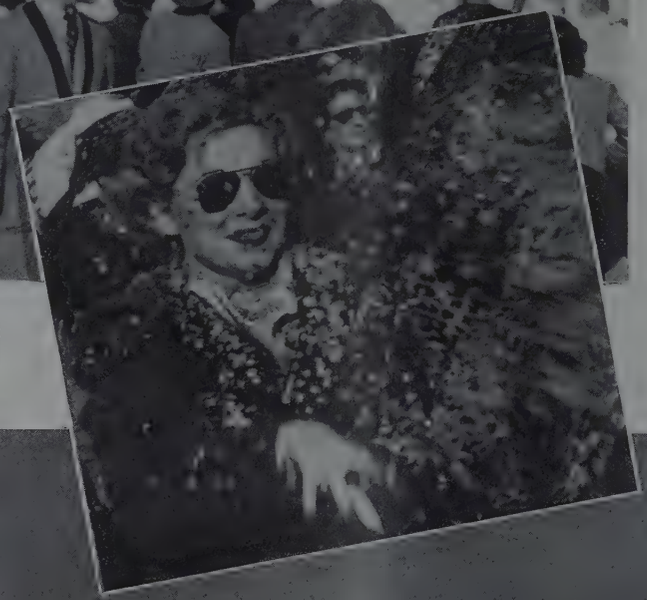
Dans la construction même de la pièce la volonté de passer outre aux servitudes de la vraisemblance courante est manifeste dès l'entrée par la fenêtre, chez le procureur Maillart, de ce Valorin, le condamné que le magistrat vient de promettre à la guillotine. Un accident survenu à la voiture cellulaire lui a permis de s'enfuir, et il s'est réfugié dans l'auto même du procureur, qui l'a ainsi ramené à son propre domicile. Mais attendez ! Maillart, lorsque Valorin pousse la fenêtre, se trouve être en conversation avec la femme d'un de ses amis, le procureur Bertolier, et la belle Roberte est sa maîtresse. Or Valorin, accusé d'assassinat, a fourni comme alibi son passage à l'heure du crime dans un hôtel borgne avec une femme dont il ignorait le nom. Qui est cette femme racolée sur le trottoir ? Roberte elle-même. Et Maillart est devant un cas de conscience. Déshonorera-t-il sa maîtresse pour sauver la tête d'un innocent ? La charmante Roberte, craignant que Valorin ne la dénonce, essaiera de le faire tuer par deux hommes de main ; le procureur Maillart, victime d'une confusion de personnes, échappera de peu à ce règlement de comptes, et dans une scène où le guignol tout court succède au Grand Guignol les deux tueurs seront enfermés dans une armoire.

Au dernier acte une actualité récente fournit à l'auteur l'occasion de brosser le portrait d'un affairiste marron, affublé du nom transparent d'Alessandrovici, et devant qui procureurs, ministres et la République même seraient à genoux. La prosopopée jetée à la cantonnade par ce personnage haut en couleur serait plus à sa place sur une scène de cabaret, et l'artifice du dénouement est un peu gros.

Ce que l'on aurait surtout sujet de reprocher à l'auteur dans cette pièce véhémente, où mainte réplique fait penser à un bol de vitriol qu'on vous jetterait à la figure, c'est, indépendamment de la gratuité des situations, cette accumulation de l'ignoble et du sordide, sa volonté de pousser tous ses accents au noir qui fait que, par exemple, le seul personnage honnête de la pièce, Mme Maillart, sage mère de famille, tombe immédiatement amoureuse du condamné à mort innocent. Quant à ce Valorin, joueur de jazz de son métier, et, en paroles du moins, grand redresseur de torts et esprit droit, qu'est-il sinon la réincarnation du héros romantique rejeté par la société justement parce qu'il vaut mieux qu'elle ? Entre Ruy Blas et Roger-la-Honte Valorin aura désormais sa place.

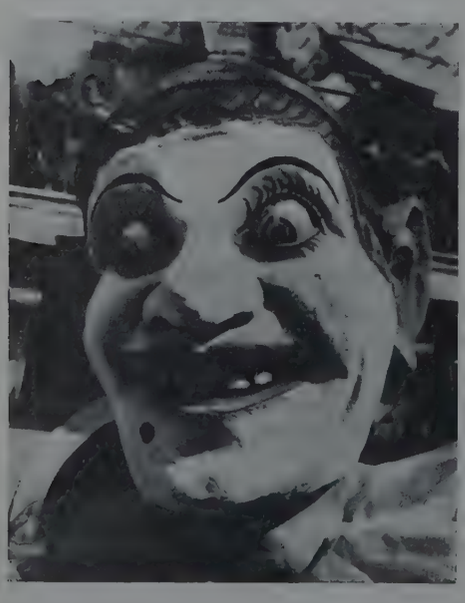
Si *la Tête des autres* ne doit pas briller au firmament dramatique comme une étoile de première grandeur, du moins ne pourra-t-on lui dénier qu'elle constitue un spectacle curieusement excitant pour l'esprit. Même dans l'absurde le dialogue, d'un bout à l'autre, reste plausible et juteux. Si la satire n'est pas acceptable dans la rigueur de son développement, si les caractères pris dans leur ensemble relèvent plus d'une fantaisie outrancière que de la simple vérité, du moins avale-t-on jusqu'à la dernière goutte, au milieu des éclats de rire, ce cocktail d'Aristophane, de Plaute, de Mirbeau et de Jarry, diaboliquement remué par Marcel Aymé.

Au premier rang de l'interprétation il faut placer Mlle Monique Mélinand, qui réussit à faire accepter l'abominable personnage de Roberte Bertolier, garce odieuse et séduisante. Yves Robert est à son aise dans son romantisme de condamné innocent. Henri Crémieux, parfaite ganache, Jean Martinelli et Marcel Pérès sont, d'autre part, les meilleurs éléments d'une distribution, au milieu de laquelle Raymond Souplex, désopilant Alessandrovici, tire le feu d'artifice final.



SA MAJESTÉ CARNAVAL LXVIII A NICE

En faisant son entrée solennelle, le 16 février, dans sa bonne ville de Nice, S. M. Carnaval LXVIII a donné le départ aux fêtes traditionnelles. Elles étaient organisées cette année autour du thème : la chanson française, indiqué par le costume royal. Coiffé d'un canotier, par allusion sans doute à Maurice, le souverain portait un sceptre en forme de clé de *sol*. Et, sur tous les chars, les personnages avaient pris l'aspect des héros d'airs fameux, de *la Mère Michel* au *Fiacre*. Fut-ce là un heureux effet du sujet choisi ? Toujours est-il que le Carnaval de 1952 aura revêtu encore plus d'éclat que les précédents grâce, en particulier, à la prolongation des illuminations dans les jardins Albert-Ier. Bien entendu, un grand concours de foule se pressait sur le passage de Sa Majesté, et l'arrivée de ce monarque, pourtant bien pacifique, déclencha, comme à l'habitude, une furieuse bataille de rues... Mais les seules munitions autorisées étaient évidemment les confetti.



PETITES CHRONIQUES

UN RAID TRANSAFRICAIN

Une réception d'une cordiale simplicité a été donnée le 14 février au mess du bataillon de l'Air 117 par M. Pierre Montel, secrétaire d'Etat à l'Air, en l'honneur de quatre sous-officiers aviateurs qui viennent d'accomplir à travers l'Afrique une remarquable randonnée. Ce n'est point d'ailleurs en avion, mais à bord d'un camion Dodge que ce raid fut exécuté. Partis de Mombasa le 21 septembre, les sergents Douillet — qui eut l'idée de ce voyage — Hivernet, Voinesson et Cabaret arrivèrent à Alger le 8 décembre. Ils étaient passés par Nairobi, Fort-Archambault, Fort-Lamy, Tamanrasset. Voyage qui fait honneur à leur cran et constitue une très jolie performance. Voici, de gauche à droite sur notre photographie : Cabaret, Voinesson, Douillet, Hivernet.

NÉCROLOGIE

Eugène Fasquelle

Dans sa quatre-vingt-huitième année l'éditeur Eugène Fasquelle est décédé à Paris. Il avait épousé la fille de l'éditeur Charpentier et il succéda, en 1896, à son beau-père. Fasquelle édita Zola, Daudet, des romanciers naturalistes et aussi Maeterlinck, Mirbeau et Rostand. Les écrivains publiés par Fasquelle connurent souvent de gros tirages, et la Bibliothèque Charpentier, qui rassemble leurs œuvres, conserve de nombreux lecteurs.

Donnedieu de Vabres

Le professeur Henri Donnedieu de Vabres, un des maîtres du droit pénal, est mort à Paris. Par son enseignement aux Facultés de Montpellier puis de Paris et par ses ouvrages il donna à sa spécialité un éclat exceptionnel. De nombreuses sociétés françaises et étrangères l'avaient appelé à la présidence. Il siégea en 1945 comme juge au tribunal de Nuremberg et présida en 1950 à Paris le congrès international de criminologie.

Jean Croué

Après trente-cinq ans de services à la Comédie-Française, Jean Croué avait pris, peu avant la guerre, sa retraite à Gif-sur-Yvette, où il vient de mourir. C'était un excellent comédien, qui interpréta avec beaucoup de pittoresque des rôles très variés, allant de Scapin à Harpagon. Il fut aussi professeur de la classe d'ensemble du Conservatoire. Jean Croué était un lettré qui fut l'ami de Claudel, de Gide et qui fut mêlé au mouvement littéraire d'où sortit *la Nouvelle Revue française*. Il avait signé avec Jacques Copeau une adaptation des *Frères Karamazov*.

PRODUCTION, TRANSPORT, CONSOMMATION ÉLECTRIQUES

L'Electricité de France publie une brochure qui, sous une forme condensée, illustrée de graphiques et de dessins, donne au lecteur une vue rapide et synthétique de l'aspect de l'année 1951 dans le domaine de l'énergie électrique : production hydraulique et thermique, transport, consommation. L'ensemble des résultats est traduit en schémas fort clairs.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE :

Duc de La Force, *la Grande Mademoiselle* (Flammarion, 330 pages). C'est, renouvelé à l'aide d'une documentation inédite, le roman d'Anne-Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, petite-fille d'Henri IV, qui fut « le plus beau parti de France », avant d'en devenir le plus malheureux.

Elle rêva d'épouser Louis XIV. Mais lorsque des tours de la Bastille elle eut fait tirer « vingt volées de canon » sur les troupes royales, Mazarin dit avec son bon accent italien : « *Cé* canon-là a *toué* son mari. »

Pour son malheur — et le sien propre — Lauzun fit sa conquête. M^me^ de Sévigné a immortalisé leur projet d'union, « la chose la plus étonnante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus inouïe », etc. Mais, sur l'intervention du roi, le mariage fut rompu par une manœuvre de M^me^ de Montespan, qui convoitait les biens de la maison de Montpensier pour le duc du Maine, un des enfants qu'elle avait eus de Louis XIV. « Une tragédie dans toutes les règles du théâtre, dit M^me^ de Sévigné ; jamais il ne s'est vu de tels changements en si peu de temps. » Un an plus tard Lauzun était interné à Pignerol.

Dix ans de séparation ne brisèrent pas les liens sentimentaux du duc et de Mademoiselle, qui se marièrent secrètement entre 1682 et 1684. Les deux époux se querellèrent et se battirent copieusement. « Je m'en vais, finit par dire Lauzun, et je vous dis adieu pour ne vous voir de ma vie. » « La mienne aurait été bien heureuse si je ne vous avais jamais vu », dit Mademoiselle.

Après Lauzun, ce qu'elle avait le mieux aimé, c'était son bien. Elle s'en était vu extorquer la majeure partie par le marchandage inélégant qui le fit passer au duc du Maine.

On connaît l'aisance avec laquelle le duc de La Force se meut au milieu de ce monde du XVII^e^ siècle, dont ses archives personnelles conservent de si riches souvenirs et sur lequel son érudition est intarissable. Son incomparable talent pour « situer » les personnages et son goût de l'anecdote font de ce livre une œuvre aussi approfondie qu'attrayante.

L'ANTICIPATION SCIENTIFIQUE :

Pierre Devaux, *l'Univers optimiste* (Amiot-Dumont, 272 pages). Une promenade au jardin du merveilleux en compagnie d'un guide dont la science s'allie au sens de l'humour. Dans une randonnée étourdissante il nous parle tour à tour des origines de l'homme, de la captation des ondes cérébrales, du téléphone de cravate, du chauffage à l'eau froide, du tunnel flottant, du train-obus, des usines polaires, des soucoupes volantes, des fusées planétaires, de l'hélicoptère à bretelles, des torpillages atomiques, etc.

Mi-sérieux, mi-enjoué, il dépense une prodigieuse érudition scientifique pour faire défiler sous nos yeux des anticipations ahurissantes ou hallucinantes, qui seront peut-être la réalité de demain.

ALBERT MOUSSET.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Un évêque missionnaire sacré dans un atelier de menuiserie

Le 2 février M^gr^ Jean Lesourd, des Pères blancs, a été sacré vicaire apostolique de Nouna, en Haute-Volta. La cathédrale de terre sèche ayant été entièrement détruite par une tornade, le sacre eut pour cadre l'atelier de menuiserie de la mission, que prolongeait un hangar de fortune recouvert par des tiges de mil séchées. L'humilité du lieu n'enleva rien à l'enthousiasme des fidèles, qui reçurent après la cérémonie la bénédiction du nouveau vicaire apostolique et de ses consécrateurs. Sur notre photographie, de gauche à droite : M^gr^ Leclerc, vicaire apostolique de Bamako ; M^gr^ Lesourd ; M^gr^ Durieux, supérieur général de la congrégation des Pères blancs ; M^gr^ Socquet, vicaire apostolique de Ouagadougou.

Distinctions honorifiques

S. Em. le cardinal Saliège, archevêque de Toulouse, dont on célébrait il y a peu le jubilé épiscopal, a été promu par le ministère de l'Intérieur officier de la Légion d'honneur. La même distinction a été décernée au chanoine Raffin, curé de la Madeleine. M^gr^ Théas, évêque de Lourdes, qui organisa le rassemblement pour la paix auquel participèrent des milliers d'anciens combattants, est nommé chevalier, ainsi que M^gr^ Bernard, évêque de Perpignan.

Dans la dernière promotion des Affaires étrangères figurait le R. P. Raymond Jouve, administrateur et rédacteur en chef de la revue *Etudes*, nommé chevalier pour services rendus à la diffusion de la pensée française à l'étranger. Dans la même promotion était également nommé chevalier M^gr^ Baron, recteur de la communauté de Saint-Louis-des-Français à Rome.

Un nouvel évêque à Saint-Flour

M^gr^ François Martyr, qui occupait le siège de vicaire général du diocèse de Rodez, vient d'être nommé par S. S. Pie XII évêque de Saint-Flour.

A la mémoire du maréchal de Lattre

Sur l'initiative du prieuré Notre-Dame-de-France, de l'ordre de la Maison de l'hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem, un service a été célébré à Paris, en l'église Saint-Irénée, à la mémoire du maréchal de Lattre de Tassigny, bailli, grand-croix de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem.

DES LOCOMOTIVES FRANÇAISES POUR LE BRÉSIL

Le Brésil avait, voilà quelque temps, passé commande de vingt-quatre machines destinées à son réseau ferré. Ces locomotives présentent la particularité, tout en rassemblant les mêmes caractéristiques que les plus puissants engins de la S. N. C. F., d'être construites pour les voies à écartement métrique des chemins de fer brésiliens. La principale difficulté était de leur faire effectuer leurs essais, car la France possède très peu de voies étroites, et moins encore d'assez résistantes pour supporter de telles machines. Finalement le choix se porta sur la voie Carhaix-Guingamp ; la locomotive destinée aux essais dut y être amenée, de Nantes, par la route. C'est ainsi que les Rennais virent un matin leur ville traversée par ce convoi long de 39 mètres, un tracteur tirant, l'autre poussant les deux plateaux sur lesquels reposait le monstre. Le tout pesait 85 tonnes, et il fallut prendre des mesures de sécurité tout au long de l'itinéraire.

NOUVELLES DIPLOMATIQUES

A Rio de Janeiro

Le président de la République brésilienne vient de conférer la cravate de commandeur du Mérite naval au colonel Albert Buchalet, attaché naval, militaire et de l'air à l'ambassade de France à Rio de Janeiro.

Le resserrement de l'amitié gréco-turque

Si aucune signification spéciale ne peut y être attachée, le récent voyage à Ankara de M. Sophocle Venizelos, vice-président du Conseil et ministre des Affaires étrangères de Grèce, revêt cependant une importance non négligeable au moment où les deux puissances dominantes de la Méditerranée orientale viennent d'entrer dans le pacte atlantique en tant que puissances signataires.

A la suite de cette visite, au cours de laquelle M. Venizelos fut reçu par le président Djelal Bayar et par le ministre turc des Affaires étrangères, M. Fouad Keuprutu (à droite sur notre photographie), un communiqué officiel a annoncé la création prochaine d'une commission mixte chargée d'étudier tous les problèmes communs aux deux pays.

MEDECINS, MEDECINE, MALADES

Innovation n'est pas progrès (Suite)

UN de nos lecteurs, médecin et spécialiste, proteste contre la façon dont nous avons posé le problème des certificats de spécialité. Il dit en particulier : « L'organisation et le niveau de ces études de spécialisation, d'une durée de trois ans, permettent de former d'excellents spécialistes. Je ne discute pas la valeur de l'externat ni de l'internat, qui donnent une formation médicale de premier ordre... » Nous ne contestons pas qu'on puisse former d'excellents spécialistes : notre correspondant, qui est orfèvre, a certainement raison. Mais l'hommage que lui-même rend au corps de l'externat et de l'internat se passe de commentaire : nous ne pouvons rien dire de mieux ni rien qui serve plus fortement l'opinion que nous avons avancée. L'internat et, pour une très grande part, l'externat des hôpitaux de Paris, mais aussi de Lyon et de Strasbourg, par exemple, et il y en a d'autres, constituent une élite qui, *ipso facto*, occupera dans le monde médical une place privilégiée.

Il nous est plus difficile d'admettre l'opinion de notre correspondant quand il ajoute : « Un concours ne sera jamais une garantie d'intelligence et de vocation. » Passe pour l'intelligence : l'esprit souffle où il veut, mais pour la vocation, c'est trop ! Refuser la vocation à celui qui s'est astreint à l'austère discipline de la préparation aux concours, à celui qui, en pleine jeunesse, a sacrifié les distractions les plus légitimes — souvent même les joies de la famille — c'est une méconnaissance de la question et une injustice sur lesquelles il serait douloureux d'insister.

R.-J. M.

SÉJOUR A MARSEILLE
LITTORAL HOTEL, 129, Bd Corderie
Chambres luxueuses et appartements 1-2 pièces + bains - cuis. par jour, semaine ou mois.
Confort et service hôtel 3 étoiles.

RHUM St-JAMES
DES GRANDS CRUS DE St-James AUX ANTILLES

«St-James ce prestigieux pays des Antilles est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde.»
A 2

COURRIER DE LA DANSE

LA danse est le premier langage de l'homme.

La danse est l'expression de la vie.

Jean Serry fait un effort méritoire pour désapprendre une technique dans laquelle il se sentait prisonnier, il se révolte contre l'automatisme et la virtuosité et tente de revenir lui-même vers un monde simple. Il recherche des sources terrestres. Programme dans lequel le folklore, les danses d'époque, les évocations de la vie quotidienne trouvent leur place. Mais Jean Serry est un danseur de l'Opéra. Le problème est de savoir s'il ne se sent pas prisonnier à cause d'un manque de technique plutôt qu'à cause de « la » technique. Sans doute faut-il aller *jusqu'au bout* d'un art pour se trouver au seuil de « la vie ».

Une danse splendide pourtant à ce programme diffus et hybride : *Black and Tan*, sur une musique de Duke Ellington, par Jean Serry. Le tragique dépouillé, l'obsession du geste prouvent que ce danseur a un message en lui. Mais sans doute faut-il attendre qu'il soit mieux entouré pour le crier.

MARTINE CADIEU.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Adjon Ch. Not. de Paris, le 4 Mars à 14 h.
IMMEUBLE DE RAPPORT A PARIS
95, BOULEVD ST-MICHEL
Loyers enc. au Terme du 1er Oct. 1951 : 370.093 Fr. — Prestations versées p. locat. pour 1951 : 247.299 Fr. — Cont. 2.447 m² env. (Ces renseig[ts] sont donnés sans auc. garant.)
MISE A PRIX : 10.000.000 de Fr.
S'adr. : Me **FAROUX**, Not., 5, R. du Louvre.

NOTRE NOUVELLE COLLECTION
'Sélections d'Art'
VIENT DE PARAITRE
LES CHEFS-D'ŒUVRE DES MUSÉES DE BERLIN
Élégant album ne contenant que des reproductions en couleurs présentées en hors-texte
Prix pour la France et l'Afrique du Nord : **1.800 francs,** franco de port.
Pour les territoires d'outre-mer et l'étranger, port en sus.
Pour nos abonnés, prix spécial de 1.600 francs.

EN PRÉPARATION
LE SIECLE DE LAURENT LE MAGNIFIQUE
COLLECTIONS PARTICULIÈRES
CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE CLASSIQUE
Éditions France-Illustration, 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

COURRIER THÉATRAL

« Notre-Dame d'en haut » au Vieux-Colombier

L'AUTEUR de *Notre-Dame d'en haut*, M. Jean-Jacques Bernard, ne me croira peut-être pas si je dis que sa pièce, à plusieurs moments, m'a fait songer à *l'Annonce faite à Marie*. Non pas dans le dialogue, bien sûr. Rien n'est plus éloigné du rude langage poétique de Claudel que les phrases nues, toutes simplettes dans leur sincérité, de l'auteur du *Feu qui reprend mal*. Mais comment ne pas songer à Pierre de Craon, bâtisseur de cathédrales, à propos de cette histoire de chapelle gothique que l'architecte Pierre est chargé de reconstruire sur le piton rocheux d'une île bretonne ? Ce Pierre, et on le regrette, ressemble plus à un Viollet-le-Duc qu'à un maître d'œuvre du XIIIe siècle, puisqu'il ne doit exécuter qu'une copie, et son mysticisme ne peut être celui d'un véritable créateur. On conçoit cependant qu'il soit frappé par l'enhousiasme pieux de la suave Marie-Blanche. A six siècles de distance la même fatalité frappera celle grâce à qui l'église aura pu être reconstruite.

Cette pièce, toute en nuances ténues, est admirablement jouée par Madeleine Ozeray, qui ne trouve guère de rôles à la taille de son talent délicat. Denise Bosc, auprès d'elle, montre beaucoup de séduction, et Louis Arbessier reste un comédien solide.

Y. G.

LES DISQUES NOUVEAUX

DARIUS MILHAUD est un des compositeurs les plus féconds de notre époque. Sa qualité de Provençal et les liens qui l'attachent à la ville d'Aix, où il vint au monde, lui font accuser une prédilection pour *la Cheminée du roi René*. Son goût de la polytonalité se manifeste dans la composition de cette œuvre qui vient d'être enregistrée (1) par le Quintette à vent de Paris. Basson, flûte, cor, hautbois et clarinette sont maniés avec dextérité par MM. Grandmaison, Cortet, Reumont, Gromer et Vacellier. Un *Cortège* aux sonorités agressives se déroule tout d'abord. Le thème et l'accompagnement sont en désaccord. Ils tirent à hue et à dia, veulent garder l'un et l'autre leur indépendance. L'*Aubade* est joliment balancée. Dans *les Jongleurs* on retrouve la même dualité d'accents discordants, acides, que dans le mouvement initial. *La Maousinglade* est pénétrante. *Les Joutes sur l'Arc* semblent légèrement décousues. *La Chasse à Valabre* sonne, vigoureuse à souhait. Le *Madrigal nocturne* tinte avec douceur, en manière de conclusion. Ces deux disques sont marqués par l'empreinte d'une inspiration originale et puissante, mais l'on n'y trouve pas le même parfum de terroir que dans *Magali* ou la *Suite provençale* du même auteur...

LA magnifique cantate 147 n° 10 de Bach : *Jésus, que ma joie demeure*, est splendidement jouée au piano par le regretté Dinu Lipatti, qui a su dans cet arrangement pour le clavier rehausser l'éclat de la ligne mélodique généralement chantée en plaçant au second plan sonore l'accompagnement qui l'étaie (2). Sur l'autre face il a inscrit une transcription de la populaire sicilienne extraite de la sonate en *mi* bémol majeur pour flûte et clavecin. C'est là un précieux souvenir à garder dans une discothèque.

W.-L. LANDOWSKI.

(1) *Decca.* — (2) *Columbia, LF 284.*

• PALAIS DE LA MÉDITERRANÉE

Avec la couronne de son Casino le plus somptueux de France, l'écharpe scintillante de ses Hôtels de qualité, toujours en fête,

NICE
veut dire Beauté
fleurs, plaisirs, luxe, confort, sous un ciel azuré.

NÉGRESCO
RUHL
PLAZA
ROYAL
ANGLETERRE
ATLANTIC
SPLENDID
MONDIAL

LES SPECTACLES

TH. des VARIÉTÉS
LA MARE AUX CANARDS
de Marc-Cab et Jean Valmy

COURRIER MUSICAL

Le groupe des « six » inaugurait son exposition il y a quelques semaines ; voilà quelques jours, les admirateurs de Milhaud et de Honegger étaient conviés à la salle Gaveau pour fêter le soixantième anniversaire de ces deux maîtres de la musique moderne française. Soixante ans, déjà ? Il semble encore tout proche ce fameux manifeste de « moins de trente ans » — Germaine Tailleferre, Louis Durey, Francis Poulenc, Georges Auric, Darius Milhaud et Arthur Honegger — résolus à se ranger sous la bannière de Satie et de Cocteau pour crier, un siècle après le « mort aux perruques ! », qu'on en avait fini avec le flou, les demi-teintes et les mirages debussystes... Et voilà Honegger et Milhaud sexagénaires (le mot fait « vieux » et leur convient mal...) toujours présents, toujours actuels. A l'âge des honneurs, ils ne tournent pas le dos à ce qui fut leur raison d'être.

Aussi bien ne s'agissait-il pas, dans cette double commémoration musicale, d'une rétrospective symbolique où l'on honore de grands hommes entrés dans l'histoire, mais d'un hommage d'amitié publique à deux grands vivants. Une première audition de Milhaud n'en était-elle pas le signe ? On a bissé cet éblouissant, vivace et libre divertissement sur des danses du Kentucky que l'auteur dirigea lui-même, comme il le fit pour ses autres compositions — œuvres mineures, pour la plupart, au regret de beaucoup d'entre nous, telle *la Fantaisie pastorale*, où brilla le jeune talent pianistique de Philippe Entremont.

Car la seconde partie du programme nous offrait une œuvre maîtresse : *la Danse des morts*, prodigieuse construction honeggérienne, biblique et claudélienne, à laquelle restent associés Jean-Louis Barrault, récitant ; Charles Panzera, baryton solo ; l'ensemble vocal du Conservatoire, mené par Jacques Chailley, et l'orchestre des cadets, dirigé par Louis Fourestier.

L. Maurice-Amour.

LA SEMAINE HIPPIQUE

La Fédération des raids hippiques de France avec sulky et driver groupe aujourd'hui cent vingt-cinq sociétés et trois cent douze propriétaires. Son rayonnement s'étend sur tout le Sud-Ouest, avec pointe avancée vers Poitiers. Après bien des écoles, on est arrivé à une limitation rationnelle des épreuves, qui leur confère un incontestable caractère sportif. Elles comprennent désormais quatre catégories : vitesse pure, courue sur 6 kilomètres ; demi-fond, 6 à 10 kilomètres ; fond, 10 à 20 kilomètres ; grand fond, 20 kilomètres et au delà. Une série d'éliminatoires aboutissent dans chaque genre aux championnats de France. Ceux-ci seront disputés cette année à Cabanac (Haute-Garonne) pour la vitesse et à Issigeac (Dordogne) pour le demi-fond. Le fond empruntera les routes de la région d'Orthez, le grand fond, celles de Caixon (Hautes-Pyrénées).

Le championnat d'Europe de grand fond, performance en étoile durant huit jours avec retour chaque soir au point de départ, conservera la tradition des transversales de Saint-Gaudens. Etapes prévues de 30 à 40 kilomètres.

Enfin la Cocarde d'or, apothéose du cheval de raid, réservée aux premiers des catégories, 15 kilomètres de haute lutte, sera mise en jeu à Pau, siège central de la fédération. L'ensemble de cette activité se traduira par cent vingt compétitions officielles environ en 1952.

Les sulkies et leurs drivers ont une immense popularité dans nos départements du sud de la Garonne. La motorisation n'a pas réussi à les détrôner. Les énergiques petits anglo-arabes ou normands enlèvent les 100 kilomètres réglementaires à des vitesses intéressantes. La jument Violette, propriété de M. Davias, a remporté la cocarde l'année dernière, couvrant les 15 kilomètres en 40'8" et battant le cheval Coppi, écurie Marazolles, d'une courte tête. Violette était du reste gagnante en 1949.

M. Paul Mirat est l'animateur de ce mouvement. Il préside la fédération. Parmi les vice-présidents : MM. Roger de la Croix et de Verteuil, A. de Castelgajac.

Tré-Hardy.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

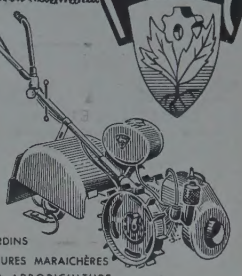
L'exposition des Soroptimist

Ripa de Roveredo.
Le Philosophe. (Burin sur feuille d'or.)

L'Union nationale des Soroptimist-Clubs de France — qui est une association féminine interprofessionnelle d'échanges et d'entr'aide — a organisé une exposition des œuvres de ses membres artistes au musée Galliera. On y retrouve les avantages et les inconvénients de ce genre de manifestations où l'on touche à trop de choses et à trop de monde. Mais cela n'empêche point que nous trouvions dans le domaine de la peinture et de la sculpture, de la céramique, de l'orfèvrerie, de la bijouterie, de la reliure, etc., des pièces d'un vif intérêt. La présidente, Mme Ripa de Roveredo, expose notamment des dessins et des gravures tirées sur feuilles d'or d'une grande qualité. — B. C.

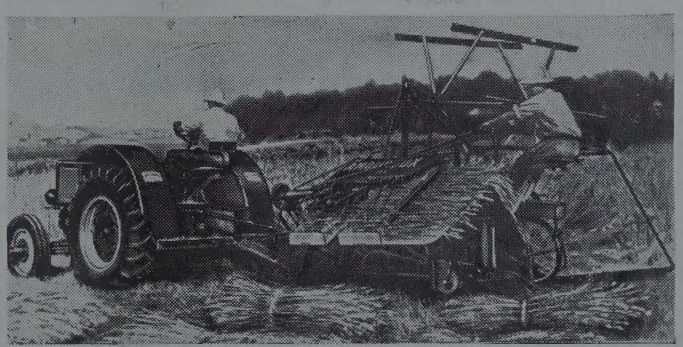
AU SALON
DE LA MACHINE AGRICOLE
4 au 9 Mars 1952

LANCE-FLAMMES AGRICOLES
pour désherber, débroussailler, etc.
ATOMISEURS
(électriques et à moteur)
pour tous traitements insecticides AGRICOLES ET SANITAIRES sont importés pour vous par
AGRARBOR
35, rue de Dantzig — PARIS XVe
Téléphone : VAU. 36-66
LA MAISON EN TÊTE DU PROGRÈS
Salon de la M. A. — Hall 8 — Stand 20

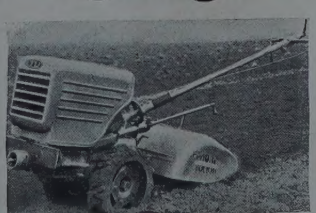
MOTOCULTEUR MABEC
FRAISE ET CHARRUE

PARCS ★ JARDINS
PÉPINIÈRES ★ CULTURES MARAICHÈRES
HORTICULTURE ★ ARBORICULTURE
3 CV - 80 KG
SOCIÉTÉ MABEC
27, RUE D'ORLÉANS-NEUILLY S/SEINE
TÉLÉPHONE : MAI. 73 30

"AGRIFLAMME" BRULEUR A GAZ de PÉTROLE
UN APPAREIL MODERNE, SIMPLE ET PARFAIT
Désherbe radicalement et rapidement - Aseptise les terres - Carbonise les détritus - Désinfecte poulaillers et abreuvoirs - Dégèle - Détruit - Décape - Et pour cent autres usages
TOUJOURS 1.800° DE CHALEUR A VOTRE DISPOSITION
AGRIFLAMME, le lance-flammes agricole
Autres modèles à deux et à quatre brûleurs
Appareil complet, emballé, franco de port : 16.300 fr.
Notice M sur demande

AGRICULTEURS - ÉLEVEURS - PROPRIÉTAIRES
Avec "PRESTOBARATTE"
La baratte sans palettes (licence anglaise)
Vous obtiendrez en 30 minutes pour votre consommation familiale 3 kg d'un BEURRE succulent, ferme, lavé et salé à votre goût.
La "PRESTOBARATTE" fonctionne sur courant lumière et ne demande AUCUNE SURVEILLANCE
Aucune pièce en mouvement
NETTOYAGE INSTANTANÉ par simple rinçage à l'eau chaude, comme un fait-tout
C'EST UNE NOUVELLE PRODUCTION T. A. M.
Franco France continentale : 29.000 fr. Notice n° 6 sur demande
Ce sont deux productions des :
TECHNIQUES AGRICOLES MODERNES, 9, rue Mazarine, Paris-6e - Tél. : DAN. 83-38


AMOUROUX
Fondée en 1873 FRÈRES S. A. Cap. 100.000.000
80, Allées Jean-Jaurès - TOULOUSE

MOISSONNEUSES-LIEUSES - FAUCHEUSES
(pour tracteurs et traction animale)
RATEAUX - FANEUSES
"Tout acier" Garanties 10 ans
1843 Agents en France - Succursales a Paris, Lyon, Nantes, Angoulême.

MOTOCULTEURS
7 CV SOMUA 4 CV

Pour cultures :
Maraîchères, Horticoles, Arboricoles, Viticoles, Pépinières, Petite culture, Grands potagers, toutes cultures en lignes.
170, boul. Victor-Hugo - St-OUEN (Seine)

GALERIE
PELLETAN-HELLEU
125, Bd St-Germain. DAN. 51-24
CHRISTIANE DUJARDIN
émaux de grand feu

PETITES INVENTIONS TECHNIQUES NOUVELLES

Parapluies lumineux

Un fabricant a eu l'idée originale d'adapter aux manches des parapluies une petite torche électrique fonctionnant au moyen d'une pile de poche. Une légère rotation assure le contact ; un cran de sûreté empêche la pile de se décharger... dans le porte-parapluie.

Miroir antibuée

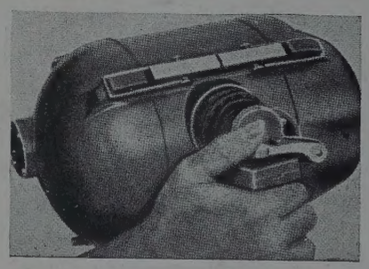
Un montage fort simple empêche la formation de buée sur les miroirs de salles de bains, tout en prolongeant leur durée. Il s'agit d'un bourrelet chauffant appliqué au dos de la glace, et fait uniquement de caoutchouc synthétique : une couche de caoutchouc conducteur d'électricité entre deux couches de caoutchouc isolant.

L'ensemble se branche sur une prise de courant ordinaire et consomme autant de courant qu'une ampoule de 60 watts.

Cuirasses modernes

A l'ère atomique, l'armure est de nouveau à la mode dans l'armée américaine. Elle est toute de matières plastiques : casque moulé, tunique en laminé à l'épreuve des éclats d'obus, genouillères en fibre de verre.

Camera sous-marine



Sous l'apparence d'une bouée, ce petit appareil est la première camera sous-marine destinée aux amateurs. Elle pèse dans l'eau moins de 2 kilos, utilise du film de 16 millimètres dont le déroulement est assuré par une série de piles de poche. Il est possible de « tourner » 700 mètres de pellicule sans recharge.

Maisons sur roues

En matière de remorque pour automobile les Britanniques concurrencent sérieusement les Américains. Ce modèle, présenté récemment à Londres, comporte deux étages. Il est habitable pour sept personnes et comprend : living-room, deux chambres, cuisine et salle de bains. Il a même une cheminée et un escalier. — C. T.

LE BRIDGE (N° 99)

SOLUTION DE L'ÉTUDE (N° 85)

LE MORT : ♠ A 5 4 ♡ 3 2 ◇ 3 2 ♣ D 10 8 7 6 3

entame : ♠ V

NORD
OUEST EST
SUD

♠ R D 3 ♡ A R D 4 ◇ D V 10 9 ♣ V 9

Sud joue 3 sans-atout et Ouest entame du ♠ V.

Comment Sud doit-il jouer?

Sud prend du roi puis joue ♣ V.

Si un adversaire le prend, Sud affranchira les ♣ : 9 pris par la dame. Si le ♣ V reste maître, ce serait une faute de rejouer ♣. L'adversaire prendrait et rejouerait ♠. Le demandeur ne pourrait plus faire de levée à ♣, faute de rentrées au mort, et l'adversaire affranchirait ♠ avant que le demandeur n'ait eu le temps d'affranchir ◇.

Si le ♣ V reste maître, Sud doit affranchir les ◇. Il fera ainsi 9 levées (3 ♠+3 ♡+2 ◇+1 ♣) et ne peut perdre que A R aux deux couleurs mineures.

L'art de couper les communications.

Le moyen le plus connu de couper les communications est le laisser-passer au sans-atout.

♠ x x ♡ R x x ◇ A 10 x x ♣ R x x x

♠ R

NORD
OUEST EST
SUD

♠ A x x ♡ A x x ◇ R V 9 x x ♣ A x

Sud joue 3 sans-atout et Ouest entame du ♠ R.

Sud doit laisser passer et ne prendre qu'au 3e tour de ♠.

Il jouera alors ◇ R puis ◇ V et fera l'impasse à la dame pour se prémunir contre le danger de trouver ♠ R D V x x et ◇ D x x chez Ouest.

Si Est prend le ◇ V avec la dame c'est sans danger, car, ou bien Est avait 3 ♠ au départ et n'aura plus de ♠ à renvoyer, ou bien il avait 4 ♠ au départ et les adversaires ne feront que trois levées à ♠ et la ◇ D.

Dans ce dernier cas le laisser-passer n'aura servi à rien, mais il n'aura pas nui. Dans le premier cas, où Est avait 3 ♠ au départ, le laisser-passer a sauvé les 3 S A, car si Sud avait mis le ♠ as au 1er ou 2e tour de ♠, Est, quand il aurait pris avec la ◇ D, aurait eu encore un ♠ à renvoyer et les adversaires auraient fait 4 levées à ♠+◇ D=5 levées. La chute.

L'avantage du laisser-passer a été d'épuiser Est à ♠.

Il existe un autre moyen ingénieux, et connu seulement des maîtres, de couper les communications entre les flancs. En voici un exemple :

ÉTUDE N° 86

♠ R 5 3 ♡ A 3 ◇ R 7 3 ♣ D V 10 3 2

entame : ♡ 6

NORD
OUEST EST
SUD

♠ A 4 2 ♡ 10 9 4 2 ◇ A 4 2 ♣ A 9 4

Les déclarations :

NORD	SUD
1 ♣	2 S A
3 S A	

Ouest entame du ♡ 6. Comment jouer?

ANDRÉ CHÉRON.

LE DOCTEUR MACOUMAYE ET SES PARTENAIRES

Le distrait

Il semble acquis que le whist même n'existait pas au XVIIe siècle, sinon c'est notre distrait que nous trouverions dans La Bruyère. Ménalque adore le bridge. Il classe ses cartes avec soin, il compte ses points exactement et compte aussi ses levées d'honneur ; ses annonces sont rigoureuses, son entame tient compte de son jeu et de celui qu'on peut justement présumer dans les mains de ses adversaires et de son partenaire. Le coup se déroule avec régularité, Ménalque se concentre. Il n'y a pas une carte qu'il ne jettera à propos et cela jusqu'à la onzième levée, mais jusqu'à la onzième seulement, car à la douzième ses partenaires savent depuis longtemps qu'il jettera la bonne carte et gardera la mauvaise, donnant ainsi le chelem aux adversaires. Aussitôt la carte jetée Ménalque a vu sa faute. Rien ne la justifie ? Mais ne vous a-t-on pas dit que Ménalque était distrait ? — R.-J. M.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRE
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB1 N° 1	AB1 N° 2	AB1 N° 3	AB1 N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB1 N° 1	AB1 N° 2	AB1 N° 3	AB1 N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.